

Le rire est multiple et nourri d'ambivalence. Lié à la jubilation d'exister, de jouer, d'être ensemble, au chatouillement, le rire traduit aussi la surprise, l'embarras, la détresse, le mépris, le sentiment de supériorité, la haine, l'exclusion, la honte, le triomphe, la raillerie, la soumission...

Il se glisse dans la vie selon des formes ritualisées et imprime les relations familiales et sociales.

Ce livre décrit en quoi le rire soutient l'ouverture au monde de l'enfant, en quoi l'humour est efficace pour prendre à contrepied la transgression d'un adolescent ou pour désamorcer des conflits en famille et au sein d'une équipe. Dans sa tonalité paisible, le rire est créateur de liens. Fertile dans la relation d'aide ou éducative, il déverrouille les situations, créant une échappée belle qui dédramatise. Salulaire en période de crise, il traduit la créativité de la vie, une manière pour chacun de composer avec la réalité parfois difficile du parent et du professionnel.

RIRE... ET GRANDIR

LECTURES

RIRE... ET GRANDIR

David Le Breton

David Le Breton est professeur de sociologie à l'université de Strasbourg. Membre de l'Institut universitaire de France. Membre de l'Institut des études avancées de l'université de Strasbourg (USIAS). Auteur notamment de : *Marcher la vie. Un art tranquille du bonheur* (Métaillié), *Rire. Une anthropologie du rieur* (Métaillié), *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine* (Métaillié), *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie* (Métaillié), *Anthropologie du corps et modernité* (PUF, Quadrige) ou *Conduites à risque. Des jeux de mort aux jeux de vivre* (PUF, Quadrige).

yapaka.be

Coordination de la prévention
de la maltraitance
Secrétariat général
Fédération Wallonie-Bruxelles
de Belgique
Bd Léopold II, 44 – 1080 Bruxelles
yapaka@yapaka.be



DAVID LE BRETON

TEMPS D'ARRÊT

119 yapaka.be

yapaka.be

Rire... et grandir

David Le Breton

Une collection de textes courts destinés aux professionnels en lien direct avec les familles. Une invitation à marquer une pause dans la course du quotidien, à partager des lectures en équipe, à prolonger la réflexion par d'autres textes. – 8 parutions par an.

Directrice de collection : Claire-Anne Sevrin assistée de Diane Huppert ainsi que de Meggy Allo, Laurane Beaudelot, Philippe Dufromont, Audrey Heine et Habiba Mekrom.

Le programme yapaka

Fruit de la collaboration entre plusieurs administrations de la Communauté française de Belgique (Administration générale de l'Enseignement, Administration générale de l'Aide à la Jeunesse, Administration générale des Maisons de Justice, Administration générale du Sport, Administration générale de la Culture et ONE), la collection « Temps d'Arrêt / Lectures » est un élément du programme de prévention de la maltraitance yapaka.be

Comité de projets : Mathieu Blairon, Nicole Bruhwylter, Olivier Courtin, Jean-Marie Delcommune, Anne-Marie Dieu, Marleine Dupuis, Nathalie Ferrard, Ingrid Godeau, Louis Grippa, Françoise Guillaume, Pascale Gustin, Françoise Hoornaert, Farah Merzguioui, Sophia Mesbahi, Raphaël Noiset, Nathalie Van Cauwenberghe, Françoise Verheyen.

Comité directeur : Frédéric Delcor, Liliane Baudart, Annie Devos, Lise-Anne Hanse, Alain Laitat, Raphaël Noiset, Benoit Parmentier, André-Marie Poncelet.

Une initiative de la Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique.

Éditeur responsable : Frédéric Delcor – Fédération Wallonie-Bruxelles de Belgique – 44, boulevard Léopold II – 1080 Bruxelles.
Octobre 2020

Ambivalences du rire	7
Une affaire de corps	11
Fou rire	14
Enfance du rire	16
Adolescence du rire	22
Rire de connivence	25
Un adoucisseur du quotidien	28
Un objet de consommation	29
Rire de dégradation	31
Rire de résistance	38
Rire dans la détresse	43
La catharsis du rire	45
Relations à plaisanterie dans un contexte professionnel	47
Le rire comme outil pédagogique et de travail social	50
Bibliographie	60

« Le devoir de qui aime les hommes est peut-être de faire rire de la vérité, faire rire la vérité, car l'unique vérité est d'apprendre à nous libérer de la passion insensée pour la vérité. »
(Umberto Eco, *Le Nom de la rose*)

« L'humour est peut-être un moyen pour l'homme de s'adapter à l'irréversible, de rendre la vie plus légère et plus coulante ; l'humour est taillé dans la même étoffe fluide que le devenir ; l'humour est lui-même toute mobilité et toute fluence, et il s'accorde si bien au rythme de l'irréversibilité que la moindre répétition lui apparaît comme un radotage et une complaisance. »
(Vladimir Jankélévitch, *Quelque part dans l'inachevé*).

Ambivalences du rire

Le rire ne manifeste pas nécessairement la gaieté, il s'inscrit profondément dans l'ambivalence (Le Breton, 2018). Signe de connivence ou de mépris, parfois les deux à la fois si la cible en est une catégorie honnie par un groupe. Certes, il s'enracine dans la joie, la bonne humeur, mais aussi la détresse, le mépris, le sentiment de supériorité, la haine, la honte, la timidité, le triomphe, la raillerie, la surprise, l'embarras, la politesse, la soumission, l'incrédulité, le dédain, le défi, la volonté de sauver les apparences ou de mettre à distance une émotion, etc. Certains rires sont liés à la jubilation d'exister, de jouer, d'être ensemble, au chatouillement, d'autres encore au soulagement d'avoir échappé d'un souffle au danger, à la peur, à une séparation. Le rire a aussi une fonction policière, une dimension d'intimidation envers certains individus perçus comme ne jouant pas le jeu des normes sociales ou, plus exactement, des valeurs parfois étroites défendues par les rieurs : il est au cœur du racisme, de l'antisémitisme, du harcèlement. Rire d'exécution symbolique de l'autre. La disparition d'une contrainte suffit parfois à le provoquer, à l'image des enfants libérés d'une journée d'école, et qui courent en riant avec exubérance vers la liberté retrouvée. Le « rire jaune » manque d'évidence, il reste coincé dans la gorge, il ne coule pas de source, il est un peu grinçant, maladroite, l'individu s'efforce de faire bonne figure face à une situation qui n'a pas tourné à son avantage. Il s'efforce de sauver la face, mais son rire sonne un peu faux, même s'il maintient les apparences. Il est un simulacre social auquel ses interlocuteurs feignent de croire.

Souvent équivoque, le rire répond en ce sens à la pluralité, aux contradictions, aux ambivalences du lien social. Ses innombrables modulations s'inscrivent entre deux pôles : l'un traduit la joie et l'autre la duplicité, la moquerie, la cruauté. En somme, un

rire d'accueil et d'acquiescement au monde et un autre, d'exclusion et de dénigrement (Dupréel, 2012). L'hébreu dispose de deux mots pour qualifier ces tonalités différentes : *tsákhaq* renvoie à un rire joyeux, propre au plaisir d'être ensemble, il donne son nom à Isaac (Yts-haq), et *láag*, la moquerie, la dérision, un rire de mépris, de déliaison sociale. Le grec use également de deux mots distincts : *gélân*, rire du quotidien, de l'enjouement, et *katagélân*, qui renvoie au rire méchant, agressif. Le latin n'a que le mot *risus* qui recueille sans nuance toutes les ambiguïtés du rire (Le Goff, 1997, 452-453).

Le rire est une réjouissance s'il est associé à un moment amusant, sans danger, mais il est aussi dans d'autres contextes une évocation du pire, une catharsis pour ne pas être davantage broyé. Sa signification et sa forme varient selon les circonstances et les lieux. Il est toujours inscrit dans une situation précise. On ne peut le comprendre en l'analysant seulement sous l'angle du comique. Il est partout, il se raccroche à n'importe quel objet ou situation, car il est d'abord dans la subjectivité, il tient dans le supplément de sens apporté par l'individu. Qu'il soit un effet de sens est un fait banal d'expérience. Parfois, certains rires s'étranglent dans la gorge après la découverte d'un autre fait que masquait la première scène. Un sketch de Raymond Devos évoque le pain et un boulanger et suscite l'hilarité, mais, soudain, Devos évoque la faim dans le monde et tous se taisent, avant qu'il ne reprenne son sketch et ne suscite à nouveau le rire. Les raisons de l'hilarité de l'un ne sont pas celles de l'autre. De même, l'individu peut rester indifférent devant une situation comique ou une blague, car il la connaît déjà ou ses auteurs ne lui plaisent pas. La situation la plus burlesque ne l'est plus si on en est la victime ou si l'on reconnaît un proche. En ce sens, rien n'est jamais risible en toute évidence. On associe le rire au contraste ou à une dégradation. Le contraste est là une rupture avec ce qui est attendu,

la rencontre de deux faits incompatibles réunis par accident : glisser sur une peau de banane, s'asseoir sur son chapeau, etc. Mais tous les contrastes ne sont pas risibles. Un vieil homme qui trébuche sur une inégalité de terrain n'a rien de risible, ni la chute d'un trapéziste.

Le rire est aussi rapproché de la dégradation, non pas morale, mais physique : heurter un pylône en pianotant fiévreusement sur son portable est à la fois un contraste et une dégradation (elle n'est pas « dégradante », mais elle induit une perte provisoire de dignité). Comme le souligne Baudelaire : « ce n'est point l'homme qui tombe qui rit de sa propre chute ». Tout est drôle à condition que ce soit seulement aux autres que les choses arrivent. Le rire des élèves après les facéties d'un cancre n'est guère celui de l'instituteur qui voit son autorité mise à mal. Mais le même qui assiste à une scène identique chez un collègue sera sans doute davantage enclin à trouver la situation cocasse. Le rire suit des lignes de sens qui sont propres aux individus. La meilleure blague du monde reste sans conséquence si on n'a pas le cœur à rire, et le même motif qui réjouit un jour laisse de marbre à un autre moment. L'orateur qui lance une blague à la cantonade, s'il emboîte le pas à son auditoire, le fait davantage par la satisfaction d'avoir fait un bon mot dont il mesure l'impact par l'intensité des rires. Là aussi, les significations ne sont pas les mêmes pour les uns et les autres. Il n'y a pas de rire sans un contexte précis avec des personnages spécifiques. Il n'existe aucune objectivité du comique ou du risible, mais toujours une interprétation de l'événement par des individus. Même une situation tragique peut être risible : par exemple, des terroristes qui se congratulent du nombre de victimes d'un attentat dans un marché ou qui s'esclaffent devant un prisonnier qu'ils torturent. On se souvient des scènes de liesse qui ont accueilli les attentats du 11 septembre à New York dans maintes grandes villes du Moyen-Orient. Une

revanche était prise sur l'Amérique. Si l'on regarde un instant le monde avec le détachement d'une fourmi, les drames ont souvent l'apparence de comédies et les comédies des allures de drames. Tout est une question de points de vue, et donc des significations et des valeurs qui enveloppent l'événement pour un individu ou un groupe.

Dans sa tonalité paisible, le rire est un adoucisseur de contact, comme le sourire (2021). Il est le plus souvent créateur de lien, même entre des individus qui ne se connaissent pas, car il dissipe les obstacles. En ce sens aussi, il est fertile dans la relation d'aide car il déverrouille les situations, il crée une échappée belle qui dédramatise. Face à certaines scènes pénibles, justement, « ça ne rigole pas ». De même le cancre satisfait de lui-même qui sourit devant les admonestations de ses enseignants est rappelé à l'ordre : « Il n'y a pas de quoi rire ! », « Je ne plaisante pas ! » Comme si le rire était toujours associé à la détente, à la tranquillité d'esprit, voire même à la futilité. L'auteure Maryse Choisy se souvient d'un colloque en 1949 de la revue *Psyché* sur la psychologie de la guerre. Les débats tournent autour de la bombe atomique. À la tribune, Marcel Griaule et Serge Tchakhotine décrivent avec horreur les conséquences des explosions d'Hiroshima et de Nagasaki. À quelques années seulement de ces événements, le climat de la salle est lourd. Marcel Griaule soudain lance que « finalement l'époque est propice aux amoureux. Même s'ils sont éloignés au moment de l'explosion de dizaines de kilomètres, ils auront la consolation de mourir en même temps ». Cette manière ludique de crever l'abcès de la tension suscite immédiatement un immense fou rire de l'auditoire. Mais Tchakhotine, qui n'a pas le même sens de l'humour, se dresse et hurle, en faisant sans le vouloir redoubler les rires, qu'« il n'y a vraiment pas de quoi rire ».

On ne rit pas toujours pour les mêmes raisons ni de la même manière, car, malgré tout, le rire est éminemment ritualisé. Il se contrôle, se réfrène ou jaillit avec exubérance selon les situations. Il n'est pas une émanation de la nature ou de la biologie, mais de situations sociales particulières que les individus ont appris à associer au rire. Quand un individu rit, toute sa société s'exprime aussi à travers lui. On ne rit pas n'importe quand, n'importe comment, avec n'importe qui, sur n'importe quoi. Des bornes invisibles l'encadrent. On ne rit plus aujourd'hui de ce qui provoquait une hilarité commune dans les années 1970 ou 1980 par exemple. Des humoristes fameux comme Coluche, Pierre Desproges, Thierry Le Luron, Jean Yanne, etc., seraient inacceptables pour les sensibilités contemporaines sous la surveillance vétilleuse du politiquement correct. Les normes du rire ne cessent de se modifier (Le Breton, 2018).

Voici quelques lignes de réflexions qui seront abordées dans ce petit ouvrage.

Une affaire de corps

Le rire est surgissement du corps dans la communication. Il imprègne l'individu tout entier d'une signification émotionnelle qui s'exprime physiquement à l'adresse des autres, mais aussi pour soi. Il émerge à l'articulation du sens et de l'organique, il n'est ni réflexe ni décision volontaire, il interrompt ou accompagne la circulation de la parole, toujours marquée d'affectivité et d'une présence corporelle, mais sous une forme discrète et prévisible. Il est une bouffée de sens qui envahit l'individu sous une tonalité joyeuse dans la surprise d'une situation ou d'un bon mot, ou pour d'autres raisons parfois douloureuses. Il coupe la parole et déborde la voix, mais il n'en demeure pas moins enraciné dans une signification. Il libère un instant des exigences d'identité et des protocoles. Il

incarne une brève échappée belle hors des routines du quotidien et des modes usuels de présentation de soi. On dit d'ailleurs qu'il « éclate », il disloque le corps achevé, fermé, délimité, prévisible, paisible, lisse, de la vie courante, il fait voler en éclats les identités paisibles et confortables, reconnaissables.

Le rieur, plié en deux, emporté par des soubresauts et des sons inarticulés, le visage méconnaissable, n'est plus la même personne qu'en temps ordinaire. Le corps prend le dessus de manière spectaculaire par l'ébranlement de la personne soudain secouée de mouvements désordonnés, la respiration saccadée, l'émission de borborygmes. Certes, il répond lui aussi à une ritualité, il est partagé, mais il assure un triomphe provisoire du corps et réduit la parole à des hoquets. Émanation d'un visage souvent décrit par les ennemis du rire comme tordu, défait, il en dissout le sérieux et la sacralité. Le rire est à la fois une expression visuelle et orale. Il résonne dans les gestes, la posture, l'attitude. Il s'empare de la personne tout entière du rieur. D'où la multitude de métaphores qui disent l'intensité du rire avec des références organiques : on pisse de rire, on rit à en pisser dans sa culotte, on a la rate qui se dilate, on se tape le cul par terre, on se bidonne, on hoquette, on se gondole, on rit comme un dératé, un bossu, un tordu, à en perdre le souffle, à ventre déboutonné, on étouffe de rire, on pouffe, on se tire-bouchonne, on rit à gorge déployée, on se poile, on s'esclaffe, on rit dans sa barbe, de toutes ses dents, on se fend la gueule ou la poire, on se tord de rire, on se roule par terre, on se tient les côtes, on rit aux larmes, on se désopile, on glousse, on éclate ou on est secoué de rire, on se fout de quelqu'un... On le voit, les métaphores du rire renchérissent sur le corps en rappelant d'une certaine manière son manque de raffinement, son côté populaire, transgressif. Elles marquent la dissolution de toute convenance, un instant, la civilité est oubliée.

On retrouve à nouveau le corps dans les évocations les plus susceptibles de provoquer le rire ou le fou rire. Dans une conversation ou dans un espace public, l'attention portée soudain à un élément du corps de l'autre suscite le sourire ou le rire. Rien de tel qu'un pet inattendu, surtout d'une personne réputée pour son sérieux, pour susciter le fou rire d'une assemblée. Le buveur de bière qui garde des traces de mousse sur le nez, l'embonpoint d'un passant, les grandes oreilles d'un orateur ou son zéziement, une braguette ouverte, etc. Que le corps l'emporte sur le sérieux de l'intention, qu'une grimace, un éternuement, un lapsus ou un fou rire saisissent l'orateur, c'est une source inlassable de rires pour l'auditoire pris à revers, mais qui s'en donne à cœur joie. Qu'un propos qui annonçait tout le sérieux du monde se révèle une chausse-trappe moquant une situation, un groupe ou un individu. Ce sont là autant d'occasions de rire ensemble. Certes, tous les contrastes ne sont pas risibles, ils sont même tragiques ou douloureux parfois ; pour qu'ils suscitent la légèreté du rire, il faut l'alchimie sociale du sens et de la situation. Le lien social repose sur un principe d'effacement ritualisé du corps, en le coulant avec discrétion dans les conventions attendues (Le Breton, 2017), mais le débraillé, les négligences de l'apparence ou de l'attitude le réintroduisent sur un mode parfois comique, humour par contraste avec les usages requis habituellement. Rappelons l'immense succès du pétomane au début du xxe siècle. La grivoiserie est toujours irrésistible par son évocation de la sexualité ou des matières corporelles, elle élimine un instant les contraintes morales en plaçant le locuteur et ses auditeurs en imagination dans des situations impossibles dans la vie courante.

Fou rire

Surgissement impromptu et gênant du corps, le fou rire est une autre modalité du rire, mais il est hors de contrôle, il s’empare de l’individu par une série de soubresauts impossibles à contenir. Le sentiment d’être ridicule et d’incommoder l’autre ne suffit pas à l’arrêter. Perçu comme un désagrément provisoire et pardonnable, il surgit malgré tout comme un incident regrettable dans la vie courante, car il expose à perdre la face et surtout à la faire perdre aux autres sans pouvoir s’en justifier sur le moment, puisque le langage est provisoirement anéanti. Débordement malencontreux malgré la volonté de l’individu emporté dans une situation souvent insupportable. Rire fou, car délié de toute civilité, de toute attente sociale, et nécessairement impudent pour les témoins. Les rituaux les plus sérieuses sont percutées de plein fouet par l’échappée belle d’un malheureux qui n’arrive plus à se retenir.

Le rire ici n’est pas toujours joyeux. Son auteur cherche désespérément à le rompre car il sait la situation compromettante et redoutable pour lui et les personnes qui croient que l’on se moque d’elles. Il n’ignore pas les repréailles possibles qui l’attendent. Il perd la maîtrise de sa présentation sociale et s’expose au jugement des autres, surtout de ceux qui se demandent s’il ne se paie pas leur tête. Emporté dans le flux de ses hoquets, il n’est rien à quoi il puisse s’agripper. Pénible expérience de dessaisissement de soi, une fois démarré, pendant un temps plus ou moins long, les efforts maladroits pour le juguler ne font qu’aggraver la situation. Il surgit quand justement il faudrait maintenir sa gravité, c’est-à-dire lors de circonstances lourdes qui impliquent la discrétion, le retrait sur soi et une attente avec l’esprit qui flotte à la merci d’une distraction inattendue qui amène la décharge soudaine des tensions accumulées : un enfant qui joue ou fait une grimace, un chapeau qui

s’envole, un chat qui court parmi les tombes dans une cérémonie funéraire, ou lors de la flatulence involontaire d’un supérieur hiérarchique.

Je me souviens adolescent d’avoir travaillé dans un magasin de meubles avec un garçon de mon âge. Nous étions des manutentionnaires et nous allions chercher les meubles achetés par les clients dans la réserve pour les charger dans leur voiture. Nous étions aussi censés ranger les lieux. Mais il arrivait que nous nous accordions un moment de répit. Un jour, le responsable du magasin nous a surpris. Gaétan était profondément endormi dans un fauteuil, et, pour ma part, je lisais assis sur un autre fauteuil. Pris en flagrant délit en quelque sorte, je me suis levé à son arrivée et j’ai pris de plein fouet les récriminations. Gaétan dormait toujours en pleine vue du directeur qui ne semblait pourtant pas le voir. J’étais sidéré par l’incongruité de la situation, et j’ai éclaté d’un interminable fou rire qui a déconcerté le directeur qui est parti en ruminant sur la paresse des étudiants embauchés pendant les vacances. À ce moment, Gaétan s’éveilla paisiblement en me demandant pourquoi je riais ainsi. Le fou rire intervient dans un contexte d’interdit de rire à cause du sérieux de la situation. Comme le dit Raymond Devos : « C’est très embêtant les fous rires, c’est une mécanique qui tourne à vide. Et puis, c’est redoutable, on a envie de l’alimenter. On se donne tellement de mal pour faire rire les gens et, tout à coup, à propos de rien, ils ne s’arrêtent plus. »

Les enfants et les adolescents surtout sont enclins au fou rire dans le contexte du jeu ou d’un moment humoristique, mais ils ne sont pas tant exposés au risque de perdre la face ou de la faire perdre aux autres, car on admet leur propension. Et, à cet âge, ces moments de rire inextinguible après une histoire drôle ou une blague sont des moments de partage, de complicité, de jubilation d’être ensemble.

Enfance du rire

Dans le *Journal des cinq saisons*, l'écrivain américain Rick Bass se souvient de la naissance de l'une de ses filles dont les traits lui parurent d'abord furieux ou inexpressifs. « Puis son visage s'est relâché, et un sourire radieux s'est formé sur ses lèvres ; elle a pressé ses mains l'une contre l'autre – tout semblait se dérouler comme au ralenti – et croisé les doigts sans la moindre hésitation. Je ne connaissais rien aux bébés, mais assez pour en être éberlué. » À cause d'une complication mineure, l'enfant reste hospitalisée quelques jours. De retour dans le chalet de ses parents, la lumière de la vallée du Yaak dans le Montana traverse la pièce et se reflète sur le plafond, tandis qu'un troupeau d'oies passe devant la fenêtre : « Mary Katherine se raidit d'excitation avant d'éclater de rire. À peine née, elle avait déjà souri, et voici que devant cette musique des oies, elle se mettait à rire. Pour je ne sais quelle raison, les médecins vous expliquent que les nouveau-nés ne savent pas encore ; mais si un vol d'oiseaux arrive à tire-d'aile dans leur vie au moment précis où ils passent le seuil de leur maison, alors croyez-moi, ils en sont tout à fait capables. »

L'enfant rit pour un oui ou pour un non, porté par la puissance de son sentiment d'exister, un rien déclenche son sourire ou son rire. Il rit bien avant de commencer à parler. Cette permanence est une donnée anthropologique décrite par nombre d'ethnologues à travers les mondes ou d'historiens à travers les époques. À ce moment, c'est toute la vie qui est « pour de rire ». Ces attitudes enjouées ne sont pas « instinctives » ou dépourvues de significations, elles traduisent pour l'enfant plutôt un sens qui lui appartient à la mesure de sa découverte du monde extérieur. Il dispose de schémas de pensée spécifiques liés aussi aux interactions avec ses proches, des souvenirs, des mouvements affectifs, il cherche aussi

parfois à attirer l'attention sur lui dans un désir de contact avec l'un de ses proches ou un autre enfant. Peu à peu, les rires et les sourires entrent dans les codes d'expression de son groupe social d'appartenance qui, de toute façon, influencent déjà ses attitudes du fait de l'ambiance affective où il baigne. Il rit de la seule satisfaction que lui apporte l'instant, de sa curiosité pour tout ce qui l'entoure, mais il doit aussi être soutenu par le sentiment de sécurité que lui apportent les personnes qui comptent pour lui.

Le chatouillement est un fait de condition humaine, lui aussi éloigné du comique, mais essentiellement fondé sur une sollicitation inattendue et prolongée du corps avec une intention plaisante. Cependant, pour produire le rire inextinguible, certaines conditions s'imposent. Darwin l'avait déjà observé, l'enfant chatouillé par une personne inconnue est inquiet ou effrayé (1981, 215). En revanche, il rit en s'agitant en tout sens, en voyant s'approcher son père ou sa mère d'un air à la fois menaçant et complice, même si le contact physique n'est pas encore établi. Mélange d'attraction et de répulsion, l'enfant apprécie le chatouillement comme un geste de connivence marqué de tendresse avec ses parents. S'il est imposé ou trop répétitif, il produit l'agacement et un sentiment de violation. Effectué par un inconnu, il provoque le malaise ou la peur. Si l'auteur du geste est perçu comme animé de mauvaises intentions, il terrifie. Le chatouillement ne relève donc en rien d'un réflexe ou d'une physiologie, il est un effet de relation. D'ailleurs nul ne rit de se chatouiller soi-même, le geste doit venir d'un autre dans un contexte plaisant. Plus tard le changement de tonalité perçu par l'individu qui en est l'objet amène parfois du rire à la colère ou à la peur quand le geste devient plus ambigu et relève davantage de l'attouchement non souhaité. Le plaisir procuré est toujours l'effet d'une signification propice. Le chatouillement de l'enfant fait partie des jeux courants entre lui et ses parents, il s'abandonne

à eux dans un sentiment de vertige qui produit son hilarité. Moment de jubilation partagée, de stimulation des corps, de complicité. On retrouve cette activité ludique dans d'autres sociétés humaines comme chez les Indiens Guayaki du Paraguay qui adorent les jeux de chatouille et les concours de rire qui amènent à chercher sous les aisselles un haricot caché que l'on s'efforce de faire tomber par les sollicitations requises.

Le chatouillement, surtout pour le nourrisson, est une stimulation tactile et affective majeure dans le contact avec sa mère ou son substitut. À son éveil, à son coucher, au bain, sur la table à langer, ou dans les jeux de la tendresse ordinaire, elle joue avec son bébé et l'excite par ses gestes et ses paroles amusées. L'enfant rit d'autant plus que sa mère le surprend, s'arrête, recommence, s'attarde, le caresse ou se fait plus vigoureuse... Le rire des bébés est lié à la surprise, si le geste est trop répété il reste sans effet et lui devient même pénible. Quand l'enfant sait à quoi s'attendre, il perd son investissement sur la situation, il regarde ailleurs. Sa jubilation se nourrit de l'incertitude confiante sur ce qui va se passer. Ces jeux participent intensément au sentiment de soi (Marcelli, 2006). À travers eux, l'enfant prend conscience de sa personne, de sa séparation et de ses résonances avec sa mère, différent d'elle, mais dans une intense relation de proximité, il fait l'expérience du plaisir, il érotise son corps, il en est un partenaire actif. L'un de ses jeux favoris quand il sait se tenir assis tout seul est de jeter un objet en riant pour que sa mère le ramasse et le lui rende. Il s'assure ainsi de sa disponibilité et commence également à établir un contrôle sur son environnement.

La chatouille est une modalité de gratification mutuelle. Plus tard, pendant encore quelques années, les relations parents-enfants restent marquées par ces jeux de surprise, faire « coucou » par exemple

en cachant ses mains ou en se dissimulant et en se dévoilant, interpeller l'enfant, se cacher, etc. Autant de situations propices au déferlement du rire. Le jeu de cache-cache est aussi un motif de joie pour l'enfant, « car on ne joue pas avec la perte, on joue avec les retrouvailles » (Marinopoulos, 2017, 30). Et quand sa cachette est découverte, des bouffées de rire l'emportent. L'enfant découvre peu à peu avec jubilation un univers de sens, il entre ainsi de manière ludique dans le langage et les comportements de son groupe. Plus un enfant est caressé, porté, cajolé, embrassé, aimé, et plus il apprend lui-même à caresser, à cajoler, à embrasser, à aimer. Plus sa sécurité ontologique est confortée, plus il est souriant et rieur. Il rit lui-même de susciter le rire de ceux qui comptent à ses yeux. À cet âge de la vie est comique « tout ce qui ne sied pas à l'adulte », comme le signale Freud (1930, 383). Les enveloppes de soin et d'amour qui l'entourent s'étendent à son existence tout entière en le drapant dans une confiance ontologique envers le monde, même dans les situations d'adversité. La douceur, la tendresse, l'humour imprègnent son présent, mais aussi la vie qui vient au-devant de lui. Il intériorise une enveloppe de maternage qui amortit les chocs avec le réel et l'amène à être plus souriant et rieur.

En revanche, si le plaisir d'être soi ne s'inscrit pas dans l'idiome corporel de ses parents, si sa mère est dépressive, si son compagnon l'a quitté, s'il y a des conflits dans le couple, alors elle est souvent moins disponible pour jouer avec son enfant. Si nul ne joue jamais avec lui, il reste en retrait, aucune attitude enjouée n'apparaît sur ses traits sans le miroir du visage de ceux qui comptent à ses yeux. Il reste rivé au réel, il n'est pas en mesure de déployer toutes ses ressources. Il souffre de la carence à son égard de leur investissement affectif, à moins que d'autres personnes de son entourage ne lui accordent attention et affection. Le manque d'intérêt de ses proches, leur absence de capacité à aimer, ou encore les tensions

au sein de la famille retentissent sur l'enfant qui est en position moins propice pour se situer dans le monde. Ce dernier est peu souriant, peu rieur, un peu fermé sur lui-même.

Les enfants sont également friands de ces jeux où il importe de réussir à faire éclater de rire le vis-à-vis : se regarder longuement sans bouger avec la consigne que le premier qui rit a perdu. Le jeu de se tirer la barbichette est également bien connu. Exercice de contrôle d'autant plus difficile qu'il va à l'encontre de la prodigalité du rire à cet âge. Quand l'enfant en a lui-même la maîtrise, la répétition des jeux ou des histoires suscite en lui une jouissance sans cesse renouvelée : jouer à cache-cache, au ballon, au soleil, etc. Il contrôle l'événement et ne s'en lasse pas. Ces jeux nourrissent le processus de symbolisation.

L'enfant est d'abord et pour longtemps dans l'amusement, une sorte de tonalité ludique de son rapport au monde, imprégné d'imaginaire. Il est dans « faire semblant ». Il n'acquiert la compréhension des jeux de mots ou des mots d'esprit qu'avec sa maîtrise du langage. Avant 3 ans, il n'apprécie pas toujours une plaisanterie orale. Les premiers mots d'esprit d'un enfant tiennent souvent à sa seule énonciation d'un « pipi-caca », renforcée par les sourires bienveillants de ses proches. Il sait son succès assuré et jouit de balancer le mot à la cantonade. Bien entendu, ce sentiment d'une légère transgression est contemporain d'un double apprentissage : l'enfant entre dans la langue, il en découvre le pouvoir et l'arbitraire, il s'en joue. D'autre part, il apprend la propreté, et il est dans cette période de transition où il se détache de cette matière qu'on lui désigne désormais comme sale et repoussante alors qu'elle a longtemps été la source d'un échange plaisant avec ses parents. Le caca du bébé est devenu de la merde. L'enfant se tient alors sur cette ligne de partage de l'incongruité qui le fait rire. Mais non moins ses parents.

Dans les premières années, quand il entre davantage dans le langage, il aime distordre le réel en le démontant et en le remontant avec un imaginaire qui lui est propre, les mots sont une manière de jouer avec le sens, il modifie leur sonorité, les détourne. De la même façon, un mouvement maladroit ne le fait rire que s'il le maîtrise lui-même, sinon il n'a pas conscience d'une anomalie. C'est seulement au fil du temps qu'il est sensible aux incongruités de comportement ou de langage. S'il connaît un sentiment de sécurité ontologique, il est sensible au comique de situation, au surgissement de l'inattendu. Il découvre le pouvoir du rire en faisant le pitre pour amuser ses proches et attirer l'attention sur lui ou désarmer une réprimande. Parfois en crèche ou en maternelle, il découvre que le rire est un outil efficace pour neutraliser l'agressivité d'autres enfants.

Développer chez l'enfant le sens de l'humour revient à lui donner une distance face aux difficultés de l'existence, à mobiliser en lui une attitude active à l'encontre des événements. Freud le disait autrefois à sa manière : « L'humour ne se résigne pas, il défie. Il implique non seulement le triomphe du moi, mais encore du principe de plaisir qui trouve ainsi moyen de s'affirmer en dépit des réalités extérieures défavorables » (Freud, 1930, 402-403). Tempérance face aux pointes trop hérissées des autres, il affiche l'étonnement que les choses soient ainsi plutôt qu'autrement, et ne s'illusionne donc pas sur sa prétention à vouloir imposer son point de vue. Le sens de l'humour est une ouverture au monde, l'enfant qui l'intègre découvre peu à peu avec jubilation un univers de sens à sa disposition, il s'approche de la complexité et de l'ambivalence d'un monde face auquel il n'est pas démuné, car il sait jouer avec ses exigences, volontiers critique. Un enfant qui rit peu est davantage collé à son environnement comme si ce dernier était inéluctable. L'humour favorise sa marge de manœuvre, il donne la possibilité de rêver

le monde, de trouver des solutions, là où un autre se sent plus volontiers enfermé. Il imprègne l'enfant d'un jeu de vivre qui ne se lasse jamais.

L'esprit de sérieux à cet âge de la vie risque d'alimenter une certaine rigidité, un puritanisme que le temps peut corriger, mais qui l'empêche dans l'immédiat de jouir de son enfance. En revanche, un traumatisme, une séparation, un deuil entament la confiance ontologique de l'enfant et le privent un moment de son aptitude à jouer et à rire avant qu'il ne se reprenne peu à peu. Et dès lors l'appropriation ludique de son environnement l'amène à restaurer son goût de vivre, non dans l'oubli des circonstances malheureuses, mais par l'érosion de leur acuité et leur passage au registre d'une mémoire pleine d'émotion.

Adolescence du rire

Sous des formes parfois caricaturales et insistantes, l'humour adolescent est un outil de mise à distance des transformations de soi qui affectent son corps et son rapport au monde. À travers ses blagues incessantes, ses jeux de mots, ses références à la sexualité ou au corporel, il s'efforce de reprendre le contrôle de ce qui lui échappe. Les grivoiseries sont une source inépuisable du comique adolescent, surtout masculin. Elles évoquent par la parole ou les gestes des situations à connotation sexuelle mettant inlassablement en scène un homme et une femme ou deux homosexuel(le)s pour se railler de leur conduite. L'humour est une manière de ritualiser un changement corporel et affectif qui porte avec inquiétude vers l'autre sans encore bien connaître tous les rouages de la relation. La parole ou le rire déjouent la censure personnelle et collective, mettant au cœur de l'interaction un souci qui n'épargne personne, tout en mimant la maîtrise de ceux à qui on ne la fait pas. Sur le sexe par exemple, grand standard des

rires masculins à l'adolescence, le narrateur et ses auditeurs entendent ainsi témoigner de leur contrôle de la situation, ils semblent dire qu'ils ont dépassé ces émois depuis bien longtemps et qu'ils sont de vieux routards pour se gausser ainsi des bévues des débutants. Ils se donnent le sentiment d'« en être », d'avoir déjà une longue expérience des choses du sexe qu'ils découvrent pourtant pas à pas, et non sans confusion. Mais les filles ne sont pas en reste, quand par exemple elles font circuler des photos du sexe de leurs copains en se moquant d'eux ou évaluent ironiquement le charme de leurs compagnons de classe ou de quartier.

Le *happy slapping* est l'une des formes du rire adolescent au détriment de leurs victimes (Le Breton, 2007). À *minima*, il s'agit de gifler un(e) inconnu(e) dans la rue et de filmer son incompréhension. Le rire tient ici à l'humiliation de l'autre, au fait de le rendre ridicule et de diffuser la scène. Ailleurs d'autres prouesses sont délibérément induites et enregistrées par les téléphones cellulaires : des violences physiques, sexuelles, des saccages d'appartements, des affrontements entre groupes rivaux, des agressions dans la rue sur des inconnus. Ces scènes suscitent le rire du groupe de pairs ou s'élargissent à la sphère des réseaux sociaux. Des enseignants sont délibérément agressés, humiliés, ridiculisés et filmés par un élève. Ces comportements sont essentiellement masculins, rites de virilité qui ne se contentent plus de la parole, mais exhibent le trophée de l'action pour alimenter de nouvelles formes d'héroïsme. Il s'agit d'afficher ses actes, et non plus d'en parler. L'intention est de produire une image choc et de s'en glorifier, celle-ci témoigne de l'exploit d'avoir osé défier l'autorité des adultes. À la jouissance sur le moment de la transgression s'ajoute ultérieurement pour leurs auteurs le plaisir narcissique de montrer aux autres qu'ils étaient là et n'ont pas eu froid aux yeux. Non moins appréciées, les entreprises qui ratent ou qui se retournent

contre le *slapper*. L'homme ou la femme qui ne se laisse pas faire et se rebiffe, qui pétrifie le fauteur de troubles en le renvoyant à son propre ridicule.

Destinée surtout à la jeunesse, l'industrie culturelle de masse accentue ces tendances à la désinvolture et au cynisme joyeux, elle propose des images oscillant entre la dérision et la cruauté comme modèle de révérence. Des émissions pionnières comme *Jackass* ou *Dirty Sanchez* (Le Breton, 2007) en sont les inspiratrices, relayées aujourd'hui par maintes stations de télévision ou de radio, des sites internet, des réseaux sociaux comme YouTube, etc. Pour l'adulcescence de nos sociétés, et particulièrement la culture populaire de masse, l'enfance et l'adolescence incarnent un marché planétaire qui ne cesse de s'accroître et qu'il faut retenir par une attitude désinvolte, provocatrice, joyeuse, cool.

Certains adolescents provoquent artificiellement le rire dans une recherche de tumulte physiologique par le recours à du protoxyde d'azote, un gaz hilarant contenu notamment dans les siphons de chantilly que l'on trouve dans les supermarchés. La petite cartouche est vidée dans un ballon de baudruche avant d'être inhalée. Ce gaz hilarant est bon marché, il n'a pas la réputation d'une drogue et il promet quelques minutes d'euphorie souvent accompagnées d'un rire incoercible. Ses effets sont provisoires et n'empêchent nullement, une fois la crise passée, de se rendre à l'école ou de rentrer dans sa famille. YouTube joue un rôle d'initiateur, car de nombreux jeunes y postent des vidéos où ils inhalent le gaz et se montrent dans cet état de conscience modifiée qui donne à d'autres le désir de les imiter. Mais ce rire est parfois redoutable, certains souffrent d'atteintes neurologiques, d'hallucinations, d'une détresse respiratoire, etc. Ces risques sont majorés par une prise simultanée d'alcool ou de drogue. Autre version de la disparition de soi (Le Breton, 2017) qui dure quelques

minutes, mais allège du poids d'être soi sous une forme qui paraît plaisante à certains jeunes qui n'en mesurent pas le danger. Lors de la période de confinement, quand les adolescents furent privés des relations avec leurs pairs, ces ampoules vides jonchaient les caniveaux.

Rire de connivence

L'un des motifs les plus courants du rire tient à la sociabilité, au plaisir d'être ensemble. Croiser un collègue dans la rue ou en faisant ses courses suscite souvent un éclat de rire ; quelques minutes de retard au bureau ou à l'atelier, et l'allusion à une « panne d'oreiller » provoque inmanquablement une brève hilarité. Souvent le rire est la matière première de la plupart des relations sociales sans qu'aucune blague ne soit nécessairement énoncée. Il scande les conversations, les rencontres. « L'humour est le plus court chemin d'un homme à un autre », disait le dessinateur Georges Wolinski. Les blagues, les petites plaisanteries, les jeux de mots nourrissent un échange de plaisir fondé sur le don d'un rien entre soi et l'autre. Le narrateur connaît un moment narcissique et se laisse griser par l'hilarité suscitée, et son public est flatté de son attention et de la dose d'humour contenue dans son histoire. Dans nos sociétés, ce sont surtout des attitudes masculines, et souvent aussi à destination des femmes. Une série d'études menées par Avner Ziv (1979, 158 et s.) dans une population adolescente vérifie également ces données. Annie Ernaux se souvient de l'humour masculin des années 1960 dont les codes ont légèrement changé sans modifier son hégémonie sociale : « Ils s'octroyaient le droit de tout dire, ils étaient les détenteurs de la parole et de l'humour. Ils se débondaient en histoires sales, entonnaient le *de morpionibus*. Les filles souriaient avec réserve. » Non que les hommes disposent d'un meilleur sens de l'humour, au contraire, mais ils sont

dans leur rôle « genré » de séduire et d'afficher ainsi une forme euphémisée de virilité.

D'après une étude britannique réalisée pendant une année sur mille deux cents types de rires dans des situations banales de la vie quotidienne : 71 % de femmes rient quand des hommes font une plaisanterie, seuls 39 % des hommes rient des mots d'esprit des femmes. Dans les deux sens, l'homme est le seul auteur de saillies, les femmes les accueillent en riant. Faire rire fait partie de la séduction masculine, mais parfois il se fait agaçant. Dans le roman de Nick Hornby, *La Bonté : mode d'emploi*, une épouse mécontente de son mari se souvient de son affût du moindre gag ou de la moindre plaisanterie : « Il vous regardait parler avec un air qui vous faisait penser, à tort, qu'il vous écoutait, jusqu'à ce qu'une remarque vraiment bien tarabiscotée et en général bien vache jaillisse d'entre ses lèvres comme la langue d'Hannibal Lecter ; alors soit je riais, soit, le plus souvent, je sortais de la pièce en claquant la porte. »

L'amitié ou les relations de voisinage amènent à partager des moments conventionnels de rire sur la pluie ou le beau temps, les comportements incongrus des voisins, les scandales politiques, les vilenies du gouvernement, les vacances proches, etc. Dire à son voisin en sortant de chez soi que l'on se rend à son travail amène souvent la réplique que « le travail, c'est la santé » par exemple. Il n'y a rien de comique dans une telle remarque. Le recours à ce prêt-à-penser du rire a la valeur d'une connivence. Il soude les personnes en interaction, renforce leur entente. Il possède une dimension phatique essentielle, c'est-à-dire qu'il insiste moins sur le sens que sur le contact. Il est le signe *a minima* d'une mutuelle reconnaissance. Il connote surtout la dimension plaisante de l'échange. On rit de voir rire les autres sans autre raison, pour les rejoindre dans leur euphorie et pour partager leur complicité. Le rire insiste ainsi sur

le contact avec l'autre indifféremment du contenu des propos échangés. Celui qui ne joue pas le jeu et reste morose dans son coin est le trouble-fête, celui qui « casse l'ambiance » en « faisant la tête ». Ces rires de la vie familière sont bien entendu ritualisés : on ne rit pas plus longtemps que les autres, pas plus fort, on s'arrête quand les risées s'estompent.

L'annonce d'une bonne nouvelle est reçue par une manifestation de joie qui laisse la part belle au rire. Le lycéen reçu au bac, l'apprenti obtenant son diplôme, voire même le supporter voyant son équipe remporter un match, d'innombrables moments sollicitent l'allégresse. Les festivités, les anniversaires, les mariages, les repas, les consommations prises en commun, certaines conversations induisent nécessairement un climat festif ou joyeux, enclin aux rires du fait d'une ambiance qui favorise l'expression d'anecdotes, de jeux de mots ou de propos anodins qui déclenchent l'hilarité... « On a bien ri », « on s'est bien amusé » sont des formules rituelles pour traduire la connivence et la félicité d'un moment. Cette jovialité de l'être ensemble est une vieille histoire. Érasme en parle dans son *Éloge de la folie* : « Lorsque la folie n'assaisonne pas les mets, la table perd tout son charme. C'est si vrai, qu'à défaut d'un convive qui par une folie vraie ou feinte, sache dérider la société, on invite un bouffon, un parasite plaisant, dont les quolibets, c'est-à-dire les folies, chassent le silence et la tristesse. » Souvent un boute-en-train prodigue des blagues, des jeux de mots, des plaisanteries, même s'il arrive qu'ils agacent d'autres convives. Ce partage est nécessaire à la fête, à l'euphorie d'être ensemble, même pour se réjouir de blagues ou de propos qui paraîtraient éculés à tout autre moment. À l'inverse d'une réunion académique ou d'un conseil d'administration par exemple, où l'expression éventuelle d'une jovialité reste mesurée, plutôt liée à des mots d'esprit savourés délicatement entre pairs.

Il y a même des magasins du rire, des lieux où l'on achète des farces et attrapes pour amuser ses amis en prenant au piège : boules puantes, poudre à éternuer, imitations parfaites de crottes de chien, sucre qui flotte, téléphone qui asperge d'eau, fausses éraflures sur les carrosseries des voitures, fausses taches de sang, etc. On va rire délibérément dans maints lieux qui offrent un divertissement jovial : théâtre, cinéma, cabaret, guignol, music-hall pour le pur plaisir de se détendre.

Un adoucisseur du quotidien

Le rire est un adoucisseur de la vie quotidienne, il ménage des moments de détente, de relâchement des tensions. Il soulage de la difficulté d'être soi, il procure une distance heureuse avec les événements et il apprend à tolérer l'inéluctable, au moins provisoirement, car, par ses éclats, il ouvre un autre chemin. Le rire est consolation au regard d'un quotidien parfois terne. Un classique de la comédie américaine, *Les Voyages de Sullivan* (1941) de Preston Sturges, raconte l'histoire d'un metteur en scène agacé par l'insouciance des producteurs d'Hollywood et qui décide de tourner un film social pour montrer le revers de l'Amérique. Il se transforme délibérément en vagabond afin de se documenter sur des populations dont il ignore tout. Une série de quiproquos l'amène au bagne où il est dans l'impossibilité de prouver son identité, et où il casse des pierres à longueur de journée. Un jour, on projette dans la prison un film de Walt Disney et l'homme est sidéré de voir la joie qui illumine le visage des détenus. Une fois les quiproquos dissipés, et de retour à Hollywood, il décide de tourner désormais des comédies.

Tel est aussi le constat de Marcel Pagnol dans son film *Le Schpountz* (1938) où Irénée, un brave épiciériste un peu naïf, s'emballe à la venue d'une équipe

parisienne venue tourner un film dans son village provençal. Pour se moquer de lui, on lui signe un faux contrat pour qu'il tourne en vedette dans une prochaine production. La tête lui tourne encore davantage et il part à Paris malgré les avis de ses proches qui perçoivent bien le mauvais tour qu'on lui joue. Il se présente aux studios où nul ne sait quoi faire de lui, il devient accessoiriste, homme à tout faire, mais son humour et sa bonne humeur font merveille, au point qu'un réalisateur a l'idée de l'utiliser à contresens. On lui fait croire qu'il tourne une tragédie pour mettre en valeur son talent de comédien. Il donne le meilleur de lui-même, non sans emphase, mais il ignore qu'on l'a employé en fait comme un personnage grotesque qui se prend trop au sérieux. Le jour de la première, dissimulé derrière le rideau d'un écran, il ne comprend pas les rires qui secouent le public. Une script-girl qui l'aime lui confesse finalement la supercherie. Irénée est bouleversée, meurtri. Mais la jeune femme réussit à retourner la situation en lui expliquant la valeur du rire dans la vie quotidienne et le talent qui est le sien pour plonger son public dans l'hilarité. Elle lui parle de la peine des paysans qui rentrent épuisés de leur travail, les ouvriers : « Faire rire tous ceux qui mourront, faire rire tous ceux qui ont perdu leur mère ou qui la perdront... Celui qui leur fait oublier les petites misères... la fatigue, l'inquiétude et la mort ; celui qui fait rire des êtres qui ont tant de raisons de pleurer, celui-là leur donne la force de vivre, et on l'aime comme un bienfaiteur » (Pagnol, 1990, 39).

Un objet de consommation

L'amusement ne se décrète pas. S'il se dégrade en ambiance, en imposition de relation, il perd de son émotion et de sa sacralité. Il devient une forme d'hygiène sociale vouée à calmer et en aucun cas à inciter à la réflexion. Le rire meurt des rires faciles, trop consensuels, préenregistrés dans cer-

taines émissions. On rit pour une poussière de petits riens et surtout pour s'étourdir, penser à autre chose. Les animateurs de télévision ou de radio, la publicité recycle le rire après l'avoir expurgé de sa subversion. Ils sont désormais souvent des plaisantateurs. Le rire est partout sur les réseaux sociaux, sur les médias classiques induisant parfois un flou pour le meilleur ou pour le pire entre journaliste et humour. Les spots publicitaires, les magazines télévisés ou radiophoniques, notamment, instaurent une tyrannie du rire avec la complaisance des invités, des spectateurs ou des auditeurs : on rit de soi ou de l'autre pour ne plus penser au monde réel, baigner dans une ambiance ludique et presque narcotique. Souvent des comiques attirés interfèrent avec l'animateur comme des bouffons postmodernes. Il y a aujourd'hui un consumérisme du rire qui brise sa puissance de subversion, le transforme en ambiance banalisée.

Seul importe le médium, le message est disqualifié. Nous sommes là pour nous amuser et consommer, non pour penser. Le « pense sans rire » est exclu, car son sérieux vient briser le consensus mou de la *cool attitude*. La décontraction s'impose également dans les manchettes des journaux ou les commentaires des journalistes de la télévision. La satire politique se désamorce par sa banalisation et son rire obligé qui amène justement à se gausser de tout et à pardonner les coups politiques les plus tordus. Le cinéma nous offre également une galerie grandissante de héros décontractés, même dans les pires situations, toujours prompts à se moquer de leurs adversaires ou d'eux-mêmes un couteau sous la gorge. Ficolés sur les rails alors qu'on entend déjà le train, ils n'oublient pas de faire encore de l'esprit sur l'exactitude des chemins de fer. « Il faut comprendre le développement de ces formes modernes du rire que sont l'humour, l'ironie, le sarcasme, comme un type de contrôle tenu et infinitésimal exercé sur les manifestations du corps, analogue en cela au dressage dis-

ciplinaire qu'a analysé Foucault » (Lipovetsky, 1983, 157). Le rire est devenu une forme superficielle du lien social, une manière désinvolte et indifférente d'être ensemble. La transgression échappe désormais au rire médiatique ou numérique, surtout divertissant, il fait le jeu des dominations ambiantes. S'il desserre les mâchoires du réel pour un moment de plaisir et de lucidité, il n'est en aucun cas une prescription obligatoire et permanente, à moins de se dégrader en une forme conventionnelle bien pire que l'esprit de sérieux. Le rire est une sorte de respiration symbolique, et non un étouffement. De même, l'esprit de sérieux est socialement nocif s'il n'intègre pas des moments de détente ou d'autodérision.

Dans nos sociétés où le travail a perdu son ancienne valeur, où il est souvent provisoire, et où il apparaît plutôt comme une obligation sociale à satisfaire sans plus vraiment y croire, nombre de salariés ironisent sur leur métier pour bien marquer qu'eux-mêmes n'ont pas la faiblesse d'y croire. Ils affichent qu'ils ne sont pas dupes de leurs responsabilités, des cérémonies sociales auxquelles ils participent pourtant. La distance ironique au rôle gagne du terrain. Ce détachement rieur donne à l'individu le sentiment qu'il contrôle malgré tout la situation, il la sublime finalement par la conscience amusée qu'il en a, même s'il ne tire aucune conséquence pratique de ses propos.

Rire de dégradation

Le rire est souvent analysé comme un excès de supériorité, mais de manière anodine, sans conséquence. Pour Baudelaire notamment, le rire « est dans l'homme la conséquence de l'idée de sa propre supériorité » (1971, 307), il traduit un certain orgueil qui échappe au rieur. Se gausser de quelqu'un ou d'une situation revient à prendre un instant une position de surplomb à son propos. Thomas Hobbes

également voyait dans le rire une prise de pouvoir momentanée sur un autre. L'idée est également défendue par Marcel Pagnol pour qui le rire « est un chant de triomphe ; c'est l'expression d'une supériorité momentanée, mais brusquement découverte du rieur sur le moqué » (1990, 25). Cette modalité du rire est courante, elle n'est nullement l'expression d'un mépris ou d'une arrogance. Elle n'est pas unilatérale, car chacun, un jour ou l'autre, se retrouve dans la position du maladroit de qui l'on s'esclaffe. On rit gentiment de l'un avant de se faire à son tour gentiment moquer. Mais si, sur le moment, on rit par exemple d'un autre qui trébuche de manière inélegante sur une peau de banane dans la rue, c'est avec la conviction que jamais soi-même on ne commettrait une telle étourderie. « Moi, je ne tombe pas, moi, je marche droit, moi, mon pied est ferme et assuré. Ce n'est pas moi qui commettrais la sottise de ne pas voir un trottoir interrompu ou un pavé qui barre le chemin » (Baudelaire, 1971, 531). On rit sans arrière-pensées de la maladresse de quelqu'un, d'un enfant par exemple, à la fois à cause de cette hauteur de l'adulte qui sait qu'on n'agit pas ainsi, mais aussi par l'effet de rupture, de contraste entre le geste attendu et celui survenu. Et d'ailleurs, souvent, celui qui vient de commettre un impair est le premier à en rire.

Dans l'horizon du rire, il y a aussi un univers de barbarie, de violence, d'exclusion. Il existe un rire d'écrasement de l'autre qui se réjouit de le voir s'effondrer : le rire des passants devant les humiliations infligées aux Juifs dans les rues des villes allemandes ou des soldats devant les femmes rasées et dénudées avant leur mise à mort. Ce rire de piétinement symbolique est courant. Il était prodigue dans le califat de Daech lors des exécutions. Les décapitations rieuses des prisonniers, ceux que l'on brûlait vifs ou que l'on noyait, ou les homosexuels que l'on précipitait des terrasses d'immeubles. « L'homme mord avec le rire », disait encore Baudelaire. Le rire est une inti-

midation et une menace auxquelles nul ne souhaite s'affronter. Il vaut mieux avoir les rieurs de son côté que d'être l'objet de la risée. Une formule de Victor Hugo dans *L'Homme qui rit* le rappelle : « Faire du mal joyeusement, aucune foule ne résiste à cette contagion. Toutes les exécutions ne se font pas sur des échafauds, et les hommes, dès qu'ils sont réunis, qu'ils soient multitude ou assemblée, ont toujours au milieu d'eux un bourreau tout prêt, qui est le sarcasme. » Le rire est une arme blanche qui ne tue pas moins qu'un couteau ou un fusil, surtout s'il s'étaye sur l'entre-soi masculin, c'est-à-dire une force qui ne risque rien, car elle jouit du confort des stéréotypes les plus éculés. Ce rire brutal détruit le sentiment d'identité et l'estime de soi de qui en est victime. Il est parfois l'antichambre de l'enfer comme en fait l'expérience Gwynplaine, le personnage de *L'Homme qui rit* de Victor Hugo, enfant de haute naissance enlevé à ses parents, et les joues fendues dans le prolongement de sa bouche pour marquer au fer sur son visage un rire perpétuel destiné à divertir les spectateurs des foires où on le présente. Il porte « la tête de l'hilarité infernale », définitivement piégé dans tout ce qu'il fait ou dit par ce rire ciselé sur ses traits. Nul ne l'écoute sans en rire.

Le rire de supériorité se cristallise dans le harcèlement. Et là il signale clairement le mépris à travers une prise de pouvoir sur la victime. Par un détour, il exprime une volonté de dégrader, d'abaisser, d'humilier devant les autres. Il traduit le blâme envers un individu qui ne correspond pas aux normes ou aux valeurs du groupe : on se gausse de l'étranger, de l'adepte d'une autre religion, de quelqu'un d'une autre couleur, du marginal ou du porteur de handicap, etc., pour réaffirmer les frontières morales qui distinguent l'entre-soi. Les autres sont risibles car ils ne sont pas soi, et ils sont, pour cette raison, méprisables en puissance. Leur singularité est diluée, ils sont les incarnations dérisoires d'une catégorie

honné. On comprend l'accointance privilégiée de ce type de rire avec le racisme. C'est déjà un rire exécuteur qui tourne l'autre en dérision comme pour anticiper le meurtre. Il est de toute façon une mise à mort symbolique, l'amorce d'une liquidation qui ne tardera pas. La moquerie est son style privilégié, une forme déguisée de l'injure, mais qui ne pardonne pas.

Winnicott le disait, un adolescent surtout est un « isolé » (1969, 63). À ce moment de son existence, il est vulnérable au jugement des autres, et enclin à se démettre de soi s'il est payé en retour par la reconnaissance de ses pairs. Il subit une pression incisive à la conformité. Les parents ou les enseignants sont loin de concevoir la virulence possible de ce regard. Celui qui est perçu comme un « autre » le paie de son exclusion, mais surtout de nombreuses railleries ou moqueries pour le ramener dans l'ordre commun des choses. À cet âge, toute singularité est périlleuse, lourde à porter.

Dans le harcèlement scolaire, au-delà des coups, des détériorations d'objet, des insultes, parfois des violences sexuelles, un rire triomphal et un humour haineux sont mobilisés : la victime est affublée de surnoms humiliants qui visent à la discréditer, son nom est déformé de manière grotesque, ses possessions sont abîmées, volées, détournées. On crache dans ses plats à la cantine en lui demandant s'ils sont meilleurs. On joue avec son sac ou ses cahiers. Elle reçoit des appels malveillants. On lance des rumeurs à son sujet. Elle est totalement isolée, car les élèves encore épargnés craignent de subir le même sort en se rapprochant d'elle. Un humour de rabaissement, souvent vulgaire, disqualifie ses faits et gestes. Il vise à nuire, à blesser par une suite incessante de moqueries, d'exactions. Il s'effectue en principe hors du regard des adultes. La moquerie est un mélange ambigu de joie et de haine, une morsure effectuée avec un masque rieur.

Les enfants ou les adolescents victimes du harcèlement portent une minime différence, fâcheuse aux yeux de leurs agresseurs, quelque chose en eux attire leur attention. Le moindre signe de faiblesse perçue est une source possible d'acharnement de certains élèves, surtout si un meneur prend l'initiative entraînant d'autres à sa suite, les seconds couteaux s'acharnant avec plus de jouissance pour plaire au meneur. Tous les prétextes sont bons pour cristalliser la dérision et la violence à leur égard. Ils sont trop maigres ou trop gros, timides, petits ou grands, maladroits, ils ont des cheveux roux ou frisés, ou en boucles, un appareil dentaire, une particularité « ethnique », un accent particulier, ils ne portent pas de vêtements de marque, ou bien ils sont décrits comme laids, acnéiques, « bizarres », etc. Parfois, il s'agit de bons élèves jalouxés par leurs pairs, les rires visent à les rabaisser, à les faire tomber du piédestal sur lequel ils se tiendraient, manière symbolique de les dégrader, de les souiller, de les briser. Ou bien ils ont un frère handicapé ou une mère réputée de mœurs légères, etc. Le rire est une arme pour meurtrir et se rehausser de cette position de force. Liant social aux dépens d'un individu ou d'un groupe, il s'érige en une insidieuse et redoutable violence qui confirme leurs auteurs dans le sentiment de la légitimité incontestable de leurs valeurs et de leurs prérogatives. Un « narcissisme des petites différences » est à l'œuvre et vise à abîmer ceux qui dérogent aux valeurs des harceleurs. On rit avec les siens, mais de quelqu'un ou d'un groupe. Celui qui sort du commun par son apparence, son attitude, sa différence est épinglé comme souffre-douleur sous une forme brutale. On le ridiculise pour le ramener dans le « droit chemin ».

Historiquement, le charivari étudié par les historiens est un usage social du rire dans le sens d'un rappel exigeant des conventions implicites du lien social. Rite de dérision et d'obscénité sollicitant moqueries, vexations, sarcasmes et productions sonores

en apparence désordonnées, il s'apparente à une police populaire du rire, à un rappel à l'ordre par la dérision. Il manifeste publiquement une réprobation face à une conduite moralement répréhensible aux yeux de la communauté, mais que la loi écrite ne condamne pas : couples mal assortis à cause d'une différence d'âge, de condition, etc., laissant suspecter un mariage d'intérêt, remariage rapide d'un veuf ou d'une veuve, mauvaise conduite de l'homme ou de la femme, etc. Ce sont bien des charivaris modernes dont sont victimes des adolescent(e)s sur les réseaux sociaux ou dans leur établissement de manière brutale et arbitraire. Expérience d'une humiliation collective par la moquerie dont il était malaisé de se remettre comme l'attestent la souffrance, la déscolarisation, les tentatives de suicide ou les suicides de certains jeunes qui se sentent piétinés par ces rires.

Le rire mis en œuvre ici est un instrument du mépris qui vise à abîmer l'autre, à se moquer de lui, à le discréditer. On retrouve les mêmes logiques dans le cyberharcèlement qui s'attache aussi à détruire par le rire en humiliant, en ridiculisant par l'envoi de photos compromettantes dérobées ou détournées. Le plus souvent de sexe masculin, les harceleurs affichent leur morgue, leur jubilation à piétiner l'autre, particulièrement quand il est porteur d'une fragilité, avec la conviction que donne l'assurance d'être à plusieurs, et supérieurs à celles ou ceux qui sont leurs cibles. Peu enclins au doute, ces harceleurs numériques se posent en surplomb, assurés de leur anonymat ou du soutien du groupe qui les accompagne. Manière pour eux souvent de camper sur les avantages des stéréotypes de la domination masculine tels que nos sociétés les donnent à penser et à agir à l'encontre des femmes ou d'autres groupes objets de leur mépris. Mais ce sont parfois aussi des adolescentes jalouses d'une rivale qui promeuvent la curée.

La crainte de devenir la risée des autres est une solide prévention sociale, un repoussoir à toute originalité. Cette police du rire est l'exorcisme d'une différence perçue comme intolérable aux yeux de ceux qui exercent leur vigilance de manière brutale. Elle rappelle à l'autre qu'il ne doit pas pousser trop loin sa singularité sous peine d'incommoder. Ne pas attirer l'attention sur soi est la meilleure garantie de ne pas devenir victime. Le rire exprimé là marque le triomphe de ceux qui sont bien sous tous rapports, et qui témoignent de leur morgue envers ceux qu'ils jugent indignes. Dans cette déclinaison, le rire est socialement conservateur, assujettissant l'individu à la pression du groupe, raillant par avance quiconque cherche à s'en écarter. *Castigat ridendo mores* (châtier les mœurs par le rire), selon, bien entendu, une définition propre au railleur érigé en redresseur de torts et en directeur de conscience. Il entame le sentiment d'identité de celui qui est moqué, car il provoque l'humiliation, l'atteinte à l'estime de soi. Alexandre Jolien, né avec une infirmité motrice cérébrale, se souvient des rires moqueurs qui accompagnaient ses déplacements : « Là où je passais, j'avais l'impression qu'il fallait me cacher pour ne pas susciter ce rire qui me niait et qui a bien failli, disons-le tout net, me massacrer » (2012, 103).

Par cette violence symbolique qui transforme le rire en une arme impitoyable, il s'agit de rehausser sa valeur personnelle, non par ses œuvres propres, mais par l'abaissement de l'autre, en le vouant à la dérision publique. Le rire humilie, exerce une pression sur l'individu non conforme aux attentes des agresseurs. Il leur procure la satisfaction d'être du bon côté du manche. La crainte de la moquerie est une forme de prévention de toute excentricité ou de tout débordement ou, du moins, une menace brandie contre qui craint le ridicule. Il stigmatise les différences, les originalités, les infirmités, il est au service des « entrepreneurs de morale », selon la formule d'Howard

Becker, ceux qui ne supportent pas d'autres manières de vivre, de penser ou de sentir que les leurs. Les moqueurs usent de la dérision plutôt que de la force physique pour modifier les comportements ou l'apparence désavoués des autres. Ils se confortent à bon compte sur leur exemplarité. Ils n'ont ni les défauts physiques, ni la moralité, ni la sexualité ou la religion ou les traits physiques de ceux dont ils se rient. Eux, ils n'auraient jamais eu l'idée d'être des femmes, des homosexuels ou des Juifs ou des Arabes, ils sont bien au-dessus de ça, bien sous tous rapports, supérieurs à tous égards et affranchis de toute raillerie.

Rire de résistance

Le rire de résistance est à l'opposé du rire de divertissement qui est une sorte de narcotique pour ne plus se soucier d'un monde qui offre trop de contrariété, il affirme la souveraineté de l'individu envers et contre tout. Il sape l'autorité qui se pensait intouchable. Il exerce sa corrosion sur les contraintes ou sur les menaces ambiantes. Il ébranle les fondations d'un ordre perçu comme arbitraire, il brise les hiérarchies en montrant leur dérision. Il rappelle que le roi est nu. Refus de se laisser intimider et reprise de contrôle par un chemin de traverse qui ouvre à nouveau à la pluralité du monde. S'amuser de circonstances perçues d'abord comme pénibles ou dangereuses contribue à ne plus les prendre au sérieux, à ne pas se laisser piéger par leur apparence. Freud le disait à sa manière : « Regarde, voilà donc le monde qui paraît si dangereux. Un jeu d'enfant, le mieux est donc de plaisanter » (Freud, 1930, 408). Il s'agit de donner à penser, d'ouvrir des couches inattendues de significations pour ne plus voir l'événement sous un seul angle et s'y trouver englué. L'humour reconnaît la gravité de la situation pour la neutraliser dans le même mouvement. En somme, il redéfinit la situation et rappelle inopinément que d'autres cadres sont possibles.

Certes, l'humour incarne bien entendu en ce moment une politesse légère du désespoir, une élégance devant les coups du sort, une inquiétude qui ne désarme pas. Il se donne comme antidote face à la mort ou à l'angoisse. Il est le recours des démunis dont l'énergie tout entière passe à l'invention de traits humoristiques, non pour rire, mais pour ne pas être détruits, il est « l'arme blanche des hommes désarmés » (Gary, 2016, 74). Remède à la résignation, ultime défi, manière de garder la tête haute, il pénètre l'angoisse pour en désamorcer la virulence et en élarguer les aspects mortifères. Il s'efforce de maintenir la dignité personnelle quand les conditions sociales prétendent la bafouer. Le sens de l'humour est alors une parade à l'adversité, un refus de sombrer dans la tristesse ou la déploration, il transforme une amertume en plaisir, tout en mettant le danger à distance, puisqu'on en rit. L'individu ne se laisse pas atteindre par les pointes vénéneuses. Il en rit lui-même pour attester qu'il ne les prend guère au sérieux et qu'il n'est pas encore abattu par les circonstances. Les éclats de rire sont des éclats de vie. Loin d'être entamé par la tentative de déstabilisation, le rieur la détourne en occasion d'affirmation de soi. Il impose son impertinence à la gravité de la situation.

Cet humour en situation de détresse est plus proche du sourire. Il révèle un trait inattendu du réel par un détour, il dit les choses avec un clin d'œil, un léger voile, car il ne saurait les traduire autrement. Il prend le monde en diagonale et en révèle les ordonnances cachées ou les possibilités à saisir. Rien en ce moment n'est si grave qu'un rire ne puisse malgré tout en émuquer le tranchant. Exercice de lucidité, il démantèle l'ordre signifiant du monde, il lève le masque et affirme que les choses ne sont pas aussi sérieuses qu'elles le paraissent.

Dans le contexte de confinement et de peur liée au coronavirus, l'humour foisonne sur les réseaux

sociaux ou dans la sociabilité ordinaire. Des blagues sont échangées, des bons mots connaissent un vif succès, on filme ses proches dans des situations hilarantes. Des vidéos humoristiques sont envoyées sur les réseaux sociaux ou entre amis, des histoires drôles mettent en scène le virus ou les contraintes de l'isolement, les conflits qui naissent de la proximité ou de l'impossibilité d'avoir un lieu à soi. Deux exemples entre mille : un dessin revisite la fresque du plafond de la chapelle Sixtine de Michel-Ange, dans laquelle Dieu pointe son index vers Adam. À l'époque du coronavirus, Dieu verse sur les mains d'Adam le contenu d'un flacon de gel désinfectant. À Madrid, une jeune femme dit à son mari qu'elle ne supporte plus le confinement et qu'elle va aller prendre un café. Elle se maquille, se coiffe, s'habille et elle va dans sa cuisine se préparer un café. Dans ce moment singulier où la plupart des activités sociales sont suspendues, les relations familiales ou de voisinages interdites, et même les déplacements relevant de la flânerie, le rire est ce dont on ne peut être dépossédé. Il est une réplique cinglante et joyeuse à la virulence de la situation. Il est une échappée hors de l'angoisse, un refus de se voir dicter sa conduite par les événements extérieurs. Prendre le parti de rire du confinement et des menaces du coronavirus est une assurance sur la vie. Il est un « laissez-moi rire » d'une belle insolence, opposé à la gravité des circonstances. Le sens de l'humour manifeste un refus de se poser en victime. Il rappelle la solidarité, la connivence qui soude le groupe contre l'adversité ou la force intérieure d'un individu qui ne se laisse pas émouvoir, refuse toute résignation et maintient une attitude de défi. Un instant, le verrou se libère et induit le recul pour retrouver son souffle. Une fenêtre s'ouvre pour penser autrement la situation, une viralité enjouée se libère.

Le rire autorise une prise de contrôle symbolique sur l'événement. Il brise la propension du coronavirus ou de toute situation pénible à imposer son point de vue,

il la nargue, même s'il ne change pas nécessairement le cours des choses, il modifie au moins le regard sur elle. Il en change la signification pour le rendre tolérable. Il apprend à mettre les tracas à distance. Il restitue surtout l'initiative à l'individu. Il protège celui qui n'a pas d'autre recours. Il rappelle la possibilité d'un autre monde. Ce n'est plus le virus qui dicte le déroulement de la vie quotidienne, on se joue de sa gravité pour en désamorcer l'arrogance. L'humour est une parade contre la violence inhérente à la situation, un outil pour retrouver sa place dans le lien social. Rire ensemble restaure une complicité qui rompt un instant l'isolement auquel nous sommes assignés par des circonstances contraires. Il rappelle la solidarité commune face aux menaces et aux inconvénients du confinement. Il affirme simultanément la joie d'être toujours vivant.

L'humour est un exercice de vigilance, une volonté de jeter le doute sur des dangers qui ne sont pas tout à fait ce qu'ils prétendent être. Il dévoile un non-dit, la formulation improbable d'une vérité ou d'un jugement sous un déguisement qui ne fait pas illusion. Il porte une parole autrement impossible. Si un éclat de rire ne vient pas à bout des circonstances malheureuses, il contribue à sa manière à en alléger le fardeau. Il rétablit une forme élémentaire du contact, il est relieur. Il rappelle que nous ne sommes ni seuls ni démunis devant les périls ambiants. Même s'il est fragile, il restaure le lien social menacé. Il témoigne de la lucidité d'être soi et de ne pouvoir tout à fait se prendre au sérieux. Ne pas opposer le rire à une situation pénible laisse souvent place à la déploration ou à l'amertume. Ou à la soumission aux événements. L'humour déconstruit la tenaille des circonstances, il ouvre une possibilité de leur échapper.

Le rire est aussi la dernière chance de celui que guette la haine ou le mépris, celui qui porte un signe d'altérité et n'ignore pas qu'en permanence,

il sera le déversoir du ressentiment : rendre l'autre inoffensif en le forçant à rire. Dans *Requiem des innocents*, récit impitoyable de la sociabilité juvénile d'un quartier populaire lyonnais des années 1950, Louis Calaferte raconte son enfance et se souvient de ces moments ambigus de harcèlement de ceux qui n'étaient pas conformes : « À cette époque nous ne tolérions qu'une puissance : celle du muscle. Si, par exemple, nous accordions quelque considération à Debrer, le bossu, c'est qu'il forgeait à longueur de jour des insultes si grossières, si drôles, que Schborn lui-même devait en rire. C'est la seule concession que nous n'ayons jamais faite à l'égard d'un faible. À l'image de la nature, chez nous, les faibles devaient crever et être tournés en ridicule pendant leur courte vie. » L'humour comme politesse du désespoir et sauvegarde est l'arme des faibles, dont l'énergie toute entière passe à l'invention de traits humoristiques pour ne pas être détruits. Le rire est un dissolvant de la mort. « Pour être accepté dans l'école officielle, j'ai joué bien souvent au pitre, pour dédramatiser, faire un brin d'humour pour casser la glace », se souvient Alexandre Jolien (2012, 103), cible privilégiée des moqueries dans son établissement scolaire ou ailleurs dans l'espace public. « On ne peut pas faire rire si l'on n'a pas vécu dans sa chair une douleur insupportable », dit l'humoriste Blanche Gardin. « Dès la plus tendre enfance, je compris que l'humour me permettait de me défendre. Je me servais du don de faire rire comme d'un art martial, face au groupe » (Fellag, 1999, 148). Face à la brutalité, l'humour est un dernier rempart.

Amener les autres à rire avec soi ou de soi revient en principe à amortir ou neutraliser leur agressivité. Il est malaisé d'attaquer un amuseur ou un rieur qui refuse de partager le contexte social de l'agressivité, qui ne joue pas le jeu et semble vivre dans un autre monde social. Ce rire désarmant émousse la situation, la recadre sous un autre jour, et amène parfois l'autre à

rire à son tour. Loin d'être le signe d'une faiblesse, il traduit une force intérieure, une égalité d'âme devant l'adversité et la conscience aiguë de la relativité des choses.

Rire dans la détresse

Le rire qui naît parfois face à une catastrophe ou une tragédie personnelle est une ultime réplique de l'individu pour préserver une part de souveraineté, une sorte de clin d'œil au fait que jamais il ne s'est fait d'illusion sur son sort. Il n'ignorait pas sa précarité, et là voilà qui apparaît soudain avec brutalité, il était de quelque façon préparé. Ce n'est nullement un rire joyeux, mais plutôt un rire de lucidité, un sursaut de conscience face à l'impuissance à changer les choses. Ce rire à travers les larmes exorcise le tranchant des événements, il est consolation même s'il ne change rien à la situation, il en modifie de toute façon le sens. La maison de Freud est l'objet d'une perquisition méthodique, l'officier nazi lui demande de signer le procès-verbal de l'inventaire : Freud signe et écrit : « Pour la méticulosité, je ne peux que recommander chaudement la Gestapo ! »

Le rire est une transmutation alchimique de la fragilité en force. La jubilation tient, selon Freud, « au triomphe du narcissisme, à l'invulnérabilité du moi qui s'affirme victorieusement » (1930, 369), le moi intègre dans son ordre de signification un désagrément possible, il en érode les pointes acérées et le convertit en victoire. Il pénètre l'angoisse pour en désamorcer la virulence, il en élague les aspects mortifères. Il s'efforce de maintenir la dignité personnelle quand les conditions sociales prétendent la bafouer. Le sens de l'humour est alors une parade à l'adversité, un refus de sombrer dans la tristesse ou la plainte, elle transforme une amertume en plaisir, tout en mettant le danger à distance, puisqu'on en rit. L'individu refuse

de s'apitoyer sur son sort, il a sans doute tout perdu, mais il refuse malgré tout de se rendre.

Nous connaissons ces formes d'humour propres à certaines catégories professionnelles : l'humour carabin des médecins, des infirmières, des agents des morgues, etc. Elles enveloppent et désamorcent les peurs inhérentes à une situation commune dans leur métier. Les histoires morbides à connotation humoristique désamorcent le tranchant des situations en rappelant la banalité de la cruauté ou de l'horreur pour ceux qui y sont confrontés quotidiennement. Elles sont difficilement audibles pour qui n'est pas dans le milieu et y verrait volontiers une profanation de ceux dont ils sont responsables. L'humour est une cuirasse pour tenir le coup et purifier les événements macabres de leur puissance d'effroi possible en s'en jouant et en contraignant ainsi le diable à rentrer dans sa bouteille. Il est une gomme qui efface l'âpreté des circonstances et ménage un second souffle. Il protège contre le désarroi ou la peur, ultime élégance du sens pour ne pas céder à la pesanteur de l'événement et maintenir la conscience en éveil. En contrariant le tragique de l'existence, il dissout le tranchant des événements pour en faire le motif d'une réjouissance.

Mais Pierre Desproges le rappelait avec force : « Est-ce qu'elle se gêne, elle, la mort, pour se rire de nous ? Est-ce qu'elle ne pratique par l'humour noir ? » Il ajoute cependant dans le même mouvement une nuance essentielle, aujourd'hui bien connue : « On peut rire de tout mais pas avec tout le monde, je veux bien plaisanter sur Auschwitz avec un juif, mais je ne veux pas jouer au scrabble avec Barbie » (1983, 118 et 121). L'humour dont il est ici question n'est nullement là une moquerie ou une humiliation, une dérision devant le tragique, il en relève seulement le défi en refusant de s'avouer vaincu. Il est un outil de résistance quand chaque jour confronte à l'insoutenable.

La catharsis du rire

Chaque société dispose de son simple d'esprit à qui il ne cesse d'arriver des histoires cocasses ou à qui l'on joue des tours pendables. Toto en France, Schlemiel dans la tradition yiddish, Kohn en Hongrie ou Ch'ha pour les Juifs d'Afrique du Nord, Tong Fang Chou en Chine, Hotei au Japon, etc. Cette figure populaire incarne l'innocence, les déboires. Elle est un révélateur chimique de nos travers, mais souvent aussi l'expression d'une sagesse élémentaire. Elle favorise une transmission de ce qu'il vaut mieux éviter si l'on ne veut pas être moqué. Variations autour du thème du bouffon, du fripon, du *trickster*, le héros en est toujours masculin, il est « espiègle », « maladroit », et « obscène » (Gaignebet, 1980, 309-310). Subversion balourde des ritualités et de la morale « adulte » vue à l'échelle d'un enfant qui peine encore à voir du sérieux dans ces comportements privés. Licence donnée à l'inconscient pour franchir des interdits et exprimer des tendances encore latentes. Nasr Eddin Hodja est une figure de l'humour dans les sociétés musulmanes, à la fois croyant et mécréant, il est l'idiot, l'homme de l'entre-deux, entre humour et injure, humanité et animalité, licite et illicite, trouble-fête pourtant invité au banquet. Il change de noms selon les lieux. Il incarne les biais de l'existence. Monté sur son âne, il incarne une sociabilité entre compromis et transgression, d'où l'absence de cette figure en dissonance là où règne l'intégrisme qui ne tolère ni l'humour ni le jeu avec ce qui est permis. Brouilleur de pistes, moqueur, filou qui cherche son avantage, on lui prête une existence dans des sociétés islamiques très différentes.

Dans certaines sociétés, une sorte d'exorcisme symbolique de tous les travers sociaux est donnée par un clown rituel qui prend comme cibles de ses excentricités tous les membres de sa communauté, indé-

pendamment de leur âge ou de leur autorité. Ainsi, en référence à un vieux mot français : triche, le *trickster* est une sorte de bouffon, un médiateur entre les dieux et les hommes, une sorte de Till Eulenspiegel. Il introduit le brouillage au sein des relations sociales, même les plus sérieuses, sans souci de heurter. Il ne respecte personne, il joue de son impunité pour déconstruire les évidences de son groupe. Il mêle la parodie aux cérémonies les plus graves. Il incarne une sorte d'homéopathie de la dérision, son ironie, ses méfaits restent sous contrôle, il est un point de fixation de la moquerie et de la subversion, il les empêche finalement de se diffuser plus loin et désamorce toute agressivité. Il incarne cette tentation de transgresser les règles, de s'autoriser des paroles ou des gestes interdits par la trame morale qui enveloppe la communauté. En se moquant des particularités individuelles, il les intègre au sein du groupe. Il est présent dans la plupart des cultures indiennes d'Amérique du Nord.

Si l'humour ou le mot d'esprit s'établissent dans la connivence, à l'inverse, l'ironie, le sarcasme, la parodie, la caricature se font contre une cible particulière, même si elles mobilisent souvent une complicité commune qui ajoute encore à la virulence des propos pour déstabiliser ou humilier. L'apparence humoristique fait mine de négliger la violence physique, mais elle est terriblement efficace pour briser l'estime de soi de ceux qui en sont la cible. L'ironie vise toujours quelqu'un en particulier qui se trouve soudain isolé du groupe et désigné du doigt, alors que l'humour rassemble le groupe autour de valeurs communes. Si la première est souvent incisive et désagréable, la seconde engendre un consensus plaisant. L'ironie est l'une des modalités courantes de relation, notamment envers des subordonnés, elle est une domination sur l'autre, une mise en garde railleuse sur le fait qu'il est dans l'erreur ou qu'il n'a rien compris. Hautaine, souvent agressive,

elle est une adresse commune à des enfants ou des adolescents sous la responsabilité d'adultes qui aiment rappeler sans nuance une autorité qu'ils ne réussissent pas à avoir.

Relations à plaisanterie dans un contexte professionnel

Les relations à plaisanterie bien connues en anthropologie autorisent familiarités et moqueries sans prêter à conséquence. Ce sont des relations de parenté ou de dépendance qui permettent de dire des tensions, des frustrations, des rancœurs sous une forme socialement acceptable à travers blagues ou boutades. L'hostilité apparente est purement rituelle, elle n'affecte en rien l'amitié ou la proximité affective des personnes concernées. Ce sont également des formes de surveillance mutuelle, puisque la moquerie se nourrit de menus faits quotidiens et se plaît à rappeler les manquements des uns et des autres. Ces échanges d'insultes ou de moqueries simulent les conflits avec l'avantage de les éviter dans le monde réel. Parfois, ces plaisanteries ne durent guère, elles sont une entrée en matière avant des interactions plus ordinaires. Geneviève Calame-Griaule en donne l'une des formules possibles : « Cette forme d'alliance employant, à rebours de l'usage normal, le rire, l'insulte, la moquerie abolit le système des générations et des liens de parenté, nie la réalité de la marche du temps, en un mot met le monde à l'envers pour l'aider à marcher droit » (1965, 401). Elle redistribue la parole, casse un instant les hiérarchies ou les rapports de génération et évite ainsi l'arbitraire. Ces relations assez courantes induisent une régulation affective, un moment nécessaire de relâchement des tensions inhérentes aux échanges.

Souvent, les relations professionnelles s'établissent sur ce registre dans l'acceptation commune de pro-

pos qui seraient inacceptables formulés par d'autres dans un autre contexte. Une plaisanterie suggère une critique, un désaveu, un conseil, mais sans craindre l'onde de choc en retour. Elle amortit un sentiment d'hostilité, tout en autorisant malgré tout le désaccord, mais en le portant au sein d'un code d'expression qui masque le tranchant de l'agressivité. Les employés d'une entreprise ou d'un établissement quelconque traversé par des jalousies ou des inimitiés non dites jouent ainsi avec les situations et ironisent sur les privilèges ou les avantages des uns et des autres. Mine de rien, sous couvert de blagues régulières, les frustrations sont mises en évidence tout en affichant une bonne volonté qu'il ne faudrait pas pousser trop loin. L'humour entre les groupes est un mode de résolution des tensions. Outil de dédramatisation, il reconnaît l'existence d'un contentieux, mais s'en joue en offrant une brève compensation à ceux qui en pâtissent.

L'humour protège l'ambiance d'un groupe en sauvant les apparences et en dissipant les frictions entre les individus, atténuant les reproches, les jalousies en leur donnant une expression licite. Une variante se rencontre également dans les quartiers populaires de grands ensembles où des insultes teintées d'agressivité s'échangent au long du jour entre jeunes à une vitesse folle. Mais cette manière réciproque de chambrer l'autre est sans enjeu, et autorise même à dénouer des petites crispations en élaguant la violence possible qui résulterait d'une formulation plus directe. Parfaitement codifié, jamais l'humour ne doit blesser, même s'il est une repartie cinglante, il sait jusqu'où aller trop loin, et celui qui la reçoit est alors parfois en position de mieux comprendre les significations de ce qu'il a fait. Mais tout est une question de relation, la même plaisanterie qui aide un jeune à se reprendre aurait pu provoquer chez un autre une violente réplique ou tomber dans l'oreille d'un sourd. Elle est souvent lancée sur un mode intuitif

en sachant ce que l'autre peut encaisser. Sinon, elle est inappropriée ou fonctionne justement comme une insulte.

Certes, le rire n'est ni une panacée ni un signe de détachement nécessaire face à des comportements préjudiciables, nombre de travailleurs sociaux, par exemple, en font quotidiennement l'expérience. Mais, parfois, s'il émerge dans une situation de désarroi ou de souffrance, il est l'indice que rien n'est perdu, qu'une ouverture vient de se passer. Le rire d'un déprimé est l'amorce de sa renaissance. Comme le rappelait François Roustang (1996), celui d'un paranoïaque est une bonne nouvelle, de même déridier enfin un fanatique. Rire de soi signe la réussite d'une psychothérapie ou témoigne d'une distance propice à soi. Le rire est souvent thérapeutique (Le Breton, 2018), il induit des changements dans la relation au monde. Quand le patient en arrive à se moquer de sa situation, alors il est en voie de reprise en main de son histoire. Il n'est plus collé aux événements dans la suffocation. Pour Freud, le rire d'un patient témoigne le plus souvent d'un accès à la conscience de ce qui, jusqu'à présent, lui était dissimulé. La tâche du thérapeute est de casser les défenses rigides qui protègent la zone de souffrance auxquelles l'individu s'accroche. Et le rire qui en naît signe le fait qu'« une somme d'énergie psychique, primitivement employée à l'investissement de certaines voies psychiques, a perdu toute utilisation, de telle sorte qu'elle peut se décharger librement », écrit Freud (1930, 241). Le vacillement de cette armure par le rire est le commencement d'un travail de dépouillement. Mais il convient que le thérapeute lui-même ne soit pas enclin à un redoutable esprit de sérieux. L'usage du rire ou d'une plaisanterie exige une solide intuition. S'il s'allège ainsi d'une part de son angoisse alors que le patient n'est pas prêt à l'entendre, ce dernier risque de perdre sa confiance, de croire que son thérapeute se moque de lui.

Le rire comme outil pédagogique et de travail social

Particulièrement dans les institutions, l'ironie exerce souvent une fonction policière de rappel à l'ordre quiconque commet une entorse à la loi sans conséquence majeure ou prétend aller au-delà de ses capacités. Les quolibets des témoins de ses vantardises ou de ses bévues le rappellent à l'ordre. Sur un mode plaisant et presque anodin, d'innombrables paroles ou actions enfantines sont sanctionnées d'un rire plein de tendresse par ses parents. Mais la bienveillance est toujours là. Quand elle manque, il ne reste de l'ironie que le mépris, l'absence de reconnaissance qui meurtrit. Souvent aussi, avec une pointe mordante, elle est une correction, une brimade infligée à l'original pour provoquer en lui une impression pénible et lui passer l'envie de recommencer. Elle vise à châtier celui qui s'éloigne trop des sentiers battus. Mine de rien, elle intimide, parfois à la limite de l'humiliation, pour ramener dans le sens commun. C'est un rire « bien-pensant » mis en œuvre par des entrepreneurs de morale qui ne tolèrent pas la pluralité du monde. Il n'est en rien subversif ou joyeux, mais conservateur, crispé sur les valeurs qu'il entend défendre en rabaisant le récalcitrant. Il n'aime pas l'originalité ou la nouveauté. Il possède une certaine fatuité et il est proche de la malveillance.

Des dérapages arrivent quelquefois et amènent des attitudes ironiques envers les enfants ou les adolescents qui sont ainsi infantilisés, infériorisés. Ce rire complaisant est nocif, il enferme dans une imposition de statut qui humilie et renforce les attitudes rebelles pour les uns, passives pour les autres, trop accoutumés à être tancés. Rire hiérarchisé qui conforte un pouvoir par l'abaissement de l'autre, mais qui casse la confiance des jeunes.

L'humour implique un discernement dans son usage, parfois il n'est pas compris et il heurte la sensibilité écorchée vive de qui n'a aucune distance à sa blessure, et il accentue encore la souffrance s'il est alors perçu comme une moquerie. Souvent, il est à double tranchant. Un professionnel règle ses comptes mine de rien en racontant une blague méchante, mais devant la résistance inattendue de la victime, il fait marche arrière : « Mais non, je plaisantais, c'était juste pour rire. » « Quel manque d'humour tu as ! » Le message est passé en jouant sur plusieurs tableaux à la fois, il a transporté son venin en distribuant une prime de plaisir aux auditeurs et à son auteur.

L'esprit de sérieux est la pire des choses dans la relation au jeune, car il est fermeture, monopole d'une vérité, d'une domination. L'autorité justement tient dans cette fluidité d'un rappel des règles qui n'oublie pas que le jeune n'a pas choisi d'être là, qu'il a eu sans doute de bonnes raisons à ses yeux pour agir ainsi, mais surtout que l'avenir est devant lui. Il n'est pas tout entier contenu dans cet accroc. Face au refus d'une demande légitime pour l'institution ou à l'infraction à la règle, l'instauration d'une contrainte, d'un rapport de force se révèle plus souvent contre-productive. Elle est même un encouragement à accentuer d'un cran sa rébellion pour le jeune. En revanche, prendre le temps de lui parler sur un mode inattendu, recourir à l'humour, cela le surprend et lui laisse une ouverture.

Peut-on, pour sanctionner un adolescent pour un manquement aux règles, lui appliquer en retour une punition qui ressemble sous une forme ou une autre à une vengeance et demeure sur le même registre de recourir à la violence pour sanctionner une violence ? « Si tu joues au policier, ils joueront aux bandits, écrit Fernand Deligny. Si tu joues au bon dieu, ils joueront au diable. Si tu joues au geôlier, ils joueront aux prisonniers. Si tu es toi-même, ils seront bien embêtés »

(1960, 31). L'humour est l'une des modalités possibles pour une redéfinition de la situation sous un autre angle en déconcertant le jeune qui ne sait plus sur quel pied danser. Il dépouille la crise de sa gravité et la rend donc plus propice à une résolution durable et propice. Une réaction de colère et une sanction de ses parents ou de l'institution renforcent sa rébellion, il entre dans une surenchère avec eux, qui connaît parfois une issue tragique et nocive pour son avenir. La tâche est justement de casser son opposition systématique pour l'amener à la parole sans lui donner le sentiment d'un calcul. On retrouve ici le « mine de rien » qui me semble au cœur de toute action de prévention ou d'accompagnement avec des jeunes rétifs à toute autorité (Le Breton, 2007) : leur donner des pistes en n'ayant pas l'air de s'adresser directement à eux.

Watzlawick, Weakland et Fisch parlent ainsi de « sabotage bienveillant » (1975, 167) pour désamorcer la fuite en avant de l'adolescent qui pousse sa révolte de plus en plus loin. Par exemple, un adolescent qui rentre le soir bien au-delà de ce que ses parents lui avaient demandé s'attend au conflit pour se confirmer la justesse de son attitude. Il est décontenancé si en rentrant personne ne l'attendait, que ses parents sont endormis et viennent lui ouvrir la porte en bâillant sans rien lui reprocher, et si, le lendemain, personne ne fait allusion à son incartade. Ses parents peuvent même s'excuser d'avoir un peu tardé à lui ouvrir. S'il ne fait pas son lit, l'un de ses parents le fait, mais en mettant des miettes de pain ou en bordant mal les draps. Devant les récriminations du jeune, il peut évoquer sa fatigue et le fait qu'il mangeait un sandwich. Un enseignant dans un établissement spécialisé donne un exemple d'humour pour sortir d'une situation difficile. Joé est un enfant qui pose des problèmes sans fin de discipline et perturbe la classe de manière régulière. Retenu dans sa chambre, il frappe la porte sans relâche. Richard Fish propose alors aux autres élèves de deviner à quelle

heure il va cesser de tambouriner ainsi. L'un des enfants subrepticement se dirige vers la chambre et s'adresse à lui : « Joé, tiens encore sept minutes, et j'aurai gagné. » Bien entendu, Joé s'arrête instantanément. La prescription du symptôme est parfois d'une efficacité inattendue (Watzlawick, Weakland, Fisch, 1975, 165 et s.). L'enseignant transforme un geste d'opposition en une plaisanterie partagée, et il réinsère le jeune rebelle dans la relation. L'humour ici est d'un seul côté, mais il vise à renouer un contact par un chemin de traverse en neutralisant les oppositions systématiques du jeune en le prenant à contre-pied, et non en s'opposant à lui.

L'attitude éducative est celle qui redéfinit la situation loin des rapports de force, et ne la pose plus dans les termes antérieurs qui ont abouti à l'échec. Elle exige souvent un remaniement en profondeur des interactions familiales ou institutionnelles. Elle ne s'établit plus sur la crainte, mais sur la confiance. Si les interlocuteurs du jeune ne le voient plus comme un délinquant, en l'enfermant ainsi dans un destin, ils lui donnent une chance de redevenir un enfant. Et le jeune lui-même ne voit plus devant lui un policier, un travailleur social ou un juge voué à l'ordre social, mais un adulte susceptible de lui donner le goût de grandir.

La punition n'a aucune valeur éducative, elle traduit le réflexe de défense d'une collectivité, elle apprend surtout à être plus rusé la prochaine fois. En revanche, une attitude compréhensive, fondée éventuellement sur l'humour, déconcerte le jeune et l'amène à se situer différemment devant l'institution. La surprise agit ici en cassant inopinément le cadre de référence initial fondé sur un rapport de pouvoir. Si on demande avec le sourire et sans ironie s'il a vu du pays au jeune qui rentre dans son institution après une fugue, il est pris à contre-pied. Il s'attendait à une punition et il est contraint à changer de personnage. L'agressivité qu'il contenait se dissipe.

Pour un professionnel de l'enfance ou de l'adolescence, l'usage de l'humour autorise à suspendre les inhibitions et à aborder des sujets délicats avec des jeunes qui n'osent pas révéler des informations essentielles à leur prise en charge ou à l'échange (masturbation, menstruations, symptôme embarrassant, toilette négligée, etc.) ou d'autres plus douloureux, mais sans doute plus difficilement accessibles sur ce registre (attouchements, abus sexuels, harcèlement, etc.) Certains non-dits ne se donnent que par des détours : dessins, théâtre, jeux de rôle, etc. L'humour est l'une de ces voies propices à la dissipation de la gêne. C'est un outil aux multiples usages éducatifs ou thérapeutiques. En jouant avec les mots, on pourrait dire qu'il métaphorise les tensions, c'est-à-dire les déplace sur une autre scène où elles deviennent abordables le sourire aux lèvres. C'est une modalité de déliement des conflits qui ne fait perdre la face à personne et protège l'estime des uns et des autres.

Le rire est un dissolvant de l'agressivité, il casse la gravité apparente de la situation en feignant de ne pas la prendre au sérieux. Il s'oppose à la violence comme une manière inattendue de désarmer l'adversaire en mettant les rieurs de son côté. Il est alors une forme de protection, une tentative de sauver sa peau ou d'échapper au mépris. Il ritualise les accrocs de la relation sociale. En détendant l'atmosphère, en affichant un air tranquille, celui qui lance un mot d'esprit ou une répartie plaisante dans un contexte conflictuel ou menaçant efface la gravité du moment et induit ainsi le recul pour une reprise plus apaisée de la discussion. Il évite la surenchère de la répression qui alimente nécessairement les transgressions du jeune. Pour briser ce système, il faut changer de registre. L'humour dresse un bouclier de sens sur lequel se heurtent l'âpreté des événements ou les crispations d'une relation. Manière de « sauver la face », et de se tirer d'affaire en changeant de personnage, retour-

nant ainsi par ricochet la violence contre l'agresseur qui perd un peu de sa superbe. Il crée les conditions d'un pacte de non-agression. À moins, bien entendu, que ce dernier ne soit radicalement hostile, la répartie plaisante risquant alors d'apparaître comme une provocation supplémentaire, lourde de menace. Le rire ou les traits d'humour sont des techniques de recadrage face à une situation difficile.

Le fait de rire d'une entorse à l'interaction est, pour les acteurs en présence, la démonstration que, bien entendu, il s'est passé quelque chose, mais que ceci ne porte pas à conséquence. La bévue d'un fauteur de troubles est réparée en soulignant le fait que celui qui aurait pu pâtir de la situation ne s'en soucie guère. Il ouvre une échappée belle pour ne pas être prisonnier de la situation et oublier de voir au-delà de ce qu'elle implique. Par la distance ludique introduite, il redéfinit la situation et permet, par exemple, à des individus en position d'affrontement ou en conflit avec l'institution de se tirer d'embarras sans perdre la face.

Une institution où l'humour coule dans l'évidence des relations, où la parole prime en permanence la sanction, ménage une reconnaissance mutuelle et atténue les hiérarchies en rappelant la nécessaire complémentarité des uns et des autres. L'autorité donne alors sa pleine mesure. Elle participe d'une ambiance démocratique où la confiance mutuelle est privilégiée, incluant les jeunes. Les visages sont détendus, souriants, elle procure aux professionnels et aux jeunes un climat propice, imprégné de bienveillance et de confiance. À l'inverse d'une institution autoritaire où les conflits sont incessants, où les hiérarchies interfèrent en permanence sur les relations, où les sanctions pleuvent. Le malaise est alors partagé aussi bien par les équipes que par les jeunes. Ce sont plutôt des rapports de force qui s'imposent. L'institution est nocive, elle abîme ceux dont elle a

la responsabilité. Ni le rire ni l'humour n'y ont leur place, hormis l'ironie qui vise à maintenir chacun à sa place de manière agressive. Dans une telle institution règnent la défiance, le conflit et, bien entendu, une contre-culture d'opposition franche ou masquée des jeunes.

Si l'autodérision est le chiffre privilégié de l'humour juif, elle est aussi nécessaire dans une formation professionnelle ou dans un établissement, car elle contribue à une distance au rôle par où se glisse justement la singularité du jeune et de la situation. Elle ménage une distance critique pour éviter les bavures, ne pas prendre trop au sérieux, par exemple, une négligence des règles sans guère de conséquence et qui aurait été oubliée le lendemain sans insister lourdement à son propos. L'autodérision est source d'une bienveillance bien pensée. Mais, si elle devient un procédé, elle est intolérable, elle discrédite toute intervention en transformant le professionnel en une sorte de baudruche dont nul ne tient plus compte. Savoir rire de soi n'a plus aucun sens si l'on ne cesse de se tourner soi-même ou les autres en dérision, car alors on affirme aux yeux de tous une frivolité qui empêche toute confiance. Technique pour contourner un obstacle, l'humour opère comme une sorte de tiers pour décoller les protagonistes de la situation où ils se sont enfoncés. Mais, s'il ne coule pas de source dans le mouvement de l'échange, s'il est utilisé comme un procédé, une recette tant il est attendu, il perd tout impact.

Le rire n'est jamais une technique de relation pour « remonter le moral » de celui qui traverse une épreuve. S'il n'est pas nourri de l'intérieur, avec conviction, il n'a aucune incidence et il est parfois même désagréable. L'écrivain F. Karinthy, réputé pour son humour, est ainsi hospitalisé pour une tumeur, il parle dans son livre *Voyage autour de mon crâne* d'une situation qui l'a particulièrement indisposé. Ses

amis viennent le visiter dans sa chambre de malade : « Vous étiez très gais, tous. Trop. Si vous étiez venus séparément, je n'aurais rien remarqué. Mais ainsi, il était évident que chacun d'entre vous éclatait de rire exactement de la même façon [...] ne vous êtes-vous pas rendu compte que votre jovialité uniforme, en chœur, me rendait plus conscient de l'état où, seul, ici, je me trouvais ? Un soupçon s'ébaucha lentement dans mon esprit qui se transforma bientôt en certitude. Vous étiez tous très silencieux avant d'entrer dans ma chambre, et après m'avoir quitté, vous ne l'étiez pas moins. Très rapidement, je pus imaginer avec exactitude comment les nouveaux arrivants hésitaient d'abord avant d'entrer et se composaient un masque. Je les voyais presque ouvrir la bouche, se forcer à sourire et se préparer à rire. » Il surprend même, reflétés dans une vitre, un geste inquiet et la mine attristée de deux de ses amis qui se recomposent immédiatement des traits souriants quand il les regarde. Le rire ne s'instrumentalise pas sans maladresse. S'il se dégrade en « technique », il évoque une manipulation qui prend l'autre pour un idiot.

L'efficacité d'un rire dans une relation d'aide vient de ce qu'il n'a pas été prémédité, qu'il surgit inopinément en prenant de court les protagonistes. Il traduit justement la résonance mutuelle, l'attention commune sans que l'un puisse se sentir un objet entre les mains de l'autre. La même blague formulée par deux éducateurs n'aura pas le même impact sur le jeune, dans un cas, elle peut le troubler un instant et l'ouvrir au monde, dans un autre, le blesser profondément et engendrer une haine durable contre celui qui l'a formulée.

Un professionnel ayant le sens de l'humour, enjoué dans son rapport aux autres, est plus assuré d'un bon contact avec les jeunes que son collègue rigide, un peu pincé. Mais, si l'humour est le seul style de sa

présence à leur égard, il se discrédite en leur donnant le sentiment que rien n'a d'importance à ses yeux. Le professionnel qui a la réputation d'un clown, qui manque sans cesse de sérieux, n'a plus l'efficacité du clown ni celle d'un professionnel, car il tourne tout à la rigolade sans hiérarchiser les circonstances. Son attitude se transforme finalement en une sorte d'ironie grinçante qui blesse ou agace. Difficile de se confier à lui ou de considérer sa parole comme digne d'être entendue. En ce sens, l'humour qui échoue à surprendre tant il est une routine de fonctionnement est tout autant insupportable que la permanence d'un esprit de sérieux. Cet humour intrusif est aussi pour un professionnel un excès de défense, une barricade érigée à son entour pour se protéger, en restant finalement sourd aux demandes d'attention de ses collègues ou des jeunes. Cet humour à tonalité défensive et narcissique résonne comme un refus de communiquer, aucun contact ne s'établit avec le professionnel qui ne quitte pas son masque de joyeux luron et qui n'a pas compris que le rire n'est qu'une modalité de la relation, s'il la dévore il ne reste ni relation ni rire, mais le seul agacement des témoins. Ce rire permanent résonne comme une dérision, c'est-à-dire une réduction à l'insignifiance de la parole d'autrui.

Les Inuits sont réputés pour leur propension aux rires et leur absence de violence. L'une de leurs institutions sociales révélatrices à ce propos consiste en un duel par le rire entre deux individus en désaccord (Eichberg, 2010, 324 et s.). Comme il n'existe pas de chefferie dans cette société du Grand Nord, le village tout entier assiste aux joutes et arbitre les prestations. En Amérique du Nord, au xviii^e siècle, des populations indiennes décrites par le père Lafitau évitent que les tensions entre plusieurs individus ne dégénèrent en les conviant à des repas au cours desquels ils rivalisent d'arguments pour ridiculiser leurs adversaires. De même, lors des fêtes, certains guerriers sont choisis pour recueillir les risées du groupe, on

se moque copieusement d'eux, mais aucune de ces paroles n'est considérée comme offensante, même si certains en profitent pour régler leurs comptes. Là aussi, les conflits se dissolvent dans le rire.

On peut imaginer dans un établissement des ateliers qui donneraient lieu à des joutes humoristiques entre des jeunes en conflit ou même entre un éducateur et un autre jeune, sous le regard du groupe, et sous le contrôle d'un animateur qui veillerait au grain. On peut même plaisamment leur demander d'inverser les rôles et de se mettre dans la peau de leur antagoniste. L'occasion serait propice pour économiser des colères, dire les tensions, tout ce qui reste sur le cœur non dans un contexte insultant ou agressif, mais sous une forme ludique qui ne prêterait pas à conséquence. Le rire introduit une légèreté dans le monde en rappelant la relativité des choses humaines, la découverte que nulle certitude ne s'impose jamais. Il est un clin d'œil pour retisser un lien social qui menaçait de se déchirer.

Bibliographie

- Bass R., *Le Journal des cinq saisons*, Paris, Folio, 2011.
- Baudelaire C., « De l'essence du rire, et généralement du comique dans les arts plastiques », in *Écrits sur l'art*, t. 1, Livre de poche, 1971.
- Calaferte L., *Requiem des innocents*, Paris, 10-18, 1973.
- Calame-Griaule G., *Ethnologie et langage. La parole chez les Dogons*, Paris, Gallimard, 1965.
- Chamayou A., Duncan A. B. (dir.), *Le Rire européen*, Perpignan, PUP, 2010.
- Choisy M., *L'être et le silence*, Paris, Éditions du Mont-Blanc, 1964.
- Darwin C., *L'expression des émotions*, Bruxelles, Complexe, 1981.
- Deligny F., *Graine de crapule*, Paris, Éditions du scarabée, 1960.
- Desproges P., *Vivons heureux en attendant la mort*, Paris, Seuil, 1983.
- Dupréel E., *Le Problème sociologique du rire*, Paris, L'Harmattan, 2012.
- Duvignaud J., *Rire et après. Essai sur le comique*, Paris, Desclée de Brouwer, 1999.
- Eichberg H., « Laughing in sports and popular games », in Chamayou A., Duncan A. B. (éd.), *Le Rire européen*, 2010.
- Érasme, *Éloge de la folie*, Paris, GF, 1964.
- Fellag, *Djurjurassique Bled*, Paris, Lattès, 1999.
- Freud S., *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, Paris, Gallimard, 1930.
- Gaignebet C., *Le Folklore obscène des enfants*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1980.
- Gary R., *Le Sens de ma vie*, Paris, Folio, 2016.
- Hornby N., *La Bonté : mode d'emploi*, Paris, 10-18, 2001.
- Hugo V., *L'Homme qui rit*, Paris, Folio, 2002.
- Jankélévitch V., *Quelque part dans l'inachevé*, Paris, Gallimard, 1978.
- Jolien A., *Petit traité de l'abandon*, Paris, Seuil, 2012.
- Karinthy F. *Voyage autour de mon crâne*, Paris, Viviane Hamy, 1990.
- Le Breton D., *Le Sourire. Anthropologie d'une énigme*, Paris, Métailié, 2021.
- Le Breton D., *Rire. Une anthropologie du rieur*, Paris, Métailié, 2018.
- Le Breton D., *Disparaître de soi. Une tentation contemporaine*, Paris, Métailié, 2017.
- Le Breton D., *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie*, Paris, Métailié, 2007 (2016).
- Le Goff J., « Une enquête sur le rire », *Annales*, mai-juin 1997.
- Lipovetsky G., *L'Ère du vide*, Paris, Gallimard, 1983.
- Marcelli D., *La surprise, chatouille de l'âme*, Paris, Albin Michel, 2006.
- Marinopoulos M., *Jouer pour grandir*, Bruxelles, Yapaka.be, 2017.
- Pagnol M., *Notes sur le rire*, Paris, Livre de poche, 1990.
- Roustang F., *Comment faire rire un paranoïaque ?*, Paris, Odile Jacob, 1996.
- Vaillant A., *La Civilisation du rire*, Paris, CNRS, 2016.
- Watzlavick P., Weakland J., Fisch R., *Changements, paradoxes et psychothérapie*, Paris, Point, 1975.
- Winnicott D. W., *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.
- Winnicott D. W., *Jeu et réalité*, Paris, Folio, 2002.
- Ziv A., *L'humour en éducation*, Paris, ESF, 1979.

Pour approfondir le sujet



- Le rire, témoin de nos émotions, avec David Le Breton
- Le fou rire, une manière de dire sa détresse, avec David Le Breton
- Le rire, une modalité relationnelle, avec David Le Breton
- Le rire, un outil précieux pour le professionnel, avec David Le Breton
- Trois jeux pour grandir, avec Sophie Marinopoulos
- Le port du masque avec les enfants, comment ajuster nos pratiques langagières ?, avec Véronique Rey
- Pourquoi faut-il raconter des histoires aux enfants ?, avec Véronique Rey
- Avec un adolescent, faut-il convaincre ou contraindre ?, avec Alain Braconnier
- Les bienfaits de l'optimisme chez l'adolescent, avec Alain Braconnier
- ...
- Les trésors de l'ennui, Sophie Marinopoulos
- Jouer pour grandir, Sophie Marinopoulos
- Le travail social animé par la « volonté artistique », David Puaud
- Le harcèlement virtuel, Angélique Gozlan
- ...
- Le harcèlement, un conflit contemporain (pas) comme les autres
- ...

sur yapaka.be

Temps d'Arrêt / Lectures Dernier parus

- 88. La violence conjugale frappe les enfants.**
Christine Frisch-Desmarez
- 89. La violence de jeunes : punir ou éduquer ?**
Véronique Le Goaziou
- 90. L'évolution des savoirs sur la parentalité.** Gérard Neyrand
- 91. Les risques d'une éducation sans peine**
Jean-Pierre Lebrun
- 92. La vitalité relationnelle du bébé.** Graciela C. Crespín
- 93. Prendre soin du bébé placé.**
Geneviève Bruwier*
- 94. Les trésors de l'ennui.**
Sophie Marinopoulos
- 95. Prévenir la violence par la discussion à visée philosophique.**
Michel Tozzi
- 96. Coopérer autour des écrans.**
Pascal Minotte
- 97. Les jeunes, la sexualité et la violence.** Véronique Le Goaziou
- 98. Evolution du traitement des ruptures familiales.**
Benoit Bastard
- 99. L'attachement, un lien revisité à l'adolescence.**
Lauriane Vulliez-Coady, Frédéric Atger et Claire Lamas
- 100. Prévenir la maltraitance.**
Vincent Magos
- 101. Du déclin au réveil de l'intérêt général.**
Dany-Robert Dufour
- 102. La parentalité aujourd'hui fragilisée.**
Gérard Neyrand
- 103. L'attention à l'autre.**
Denis Mellier*
- 104. Jeunes et radicalisations.**
David Le Breton
- 105. Le harcèlement virtuel.**
Angélique Gozlan
- 106. Le deuil prénatal.**
Marie-José Soubieux, Jessica Shulz
- 107. Prévenir la négligence.**
Claire Meersseman
- 108. A l'adolescence, s'engager pour exister.** Marie Rose Moro
- 109. Le secret professionnel, fondement de la relation d'aide et d'écoute.** Claire Meersseman, André Donnet, Françoise Dubois, Cécile Guilbau
- 110. La portée du langage.**
Véronique Rey, Christina Romain, Sonia DeMartino, Jean-Louis Deveze
- 111. Etre porté pour grandir.**
Pierre Delion
- 112. Le travail social animé par la « volonté artistique ».**
David Puaud
- 113. Quand la violence se joue au féminin.** Véronique Le Goaziou
- 114. Résister à l'algocratie - Rester humain dans nos métiers et dans nos vies.** Vincent Magos
- 115. Mères et bébés en errance migratoire.** Christine Davoudian
- 116. Faire famille au temps du confinement.** Quelques points de repère. Daniel Coum
- 117. Challenges numériques sur les réseaux sociaux.** Marion Hazza, Thomas Rohmer
- 118. La découverte sensorielle et émotionnelle du bébé.** Ayala Borghini

* Ouvrage épuisé.

Découvrez toute la collection Temps d'Arrêt et retrouvez nos auteurs sur yapaka.be pour des entretiens vidéo, conférences en ligne, ...

En Belgique uniquement

Les livres de yapaka

disponibles gratuitement au 0800/20 000 ou infos@cfwb.be



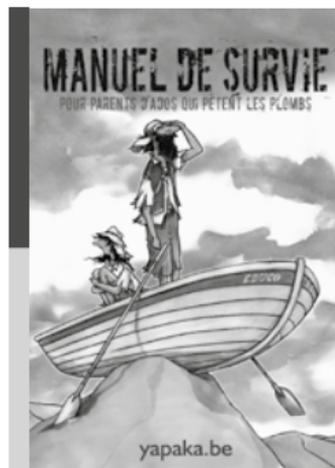
POUR LES PARENTS D'ENFANTS DE 0 À 2 ANS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ENFANTS



POUR LES PARENTS D'ADOS



POUR LES ENFANTS



POUR LES ADOS DE 12 À 15 ANS